

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures

WE PHQ5
ARE BIENNALE
FAMILY DES IMAGES
DU MONDE

DOSSIER DE PRESSE



Avec la participation de :
Tour Eiffel,
EyeEm, Galerie Clémentine
de la Féronnière, Gobelins-École de l'image,
Maison de l'Amérique Latine.

22/09/15 - 22/11/15
www.quaibrantly.fr
www.photoquai.fr

SOMMAIRE

Préface de Stéphane Martin	4
Note d'intention de Frank Kalero	5
Présentation de PHQ5	6
Les commissaires de PHQ5	8
Les 40 photographes	11
...Afrique	11
...Amérique latine	17
...Asie	27
...Fédération de Russie	40
...Moyen-Orient	45
...Océanie	50
Les RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI	51
La collection de photographies du musée du quai Branly	54
Les partenaires de PHQ5	55
Autour de PHQ5	59
Internet et les réseaux sociaux	60
Les partenaires médias	60
Les partenaires de la soirée de vernissage	61
Informations pratiques	62

Contacts presse

PHOTOQUAI – LA BIENNALE

Heymann, Renault Associées, Agnès Renault

01 44 61 76 76

www.heyman-renault.com

Presse nationale : Eléonore GRAU, e.grau@heyman-renault.com

Presse internationale : Julie OVIEDO, j.oviedo@heyman-renault.com

MUSÉE DU QUAI BRANLY

Direction de la communication

Nathalie MERCIER, directeur de la communication

33(0)1 56 61 70 20 - nathalie.mercier@quaibrantly.fr

Magalie VERNET, adjointe au directeur de la communication
et responsable des relations médias

33 (0) 1 56 61 52 87 - magalie.vernet@quaibrantly.fr

Christel MORETTO, chargée des relations médias

33(0) 1 56 61 53 48 - christel.moretto@quaibrantly.fr

Thibaud GIRAUDEAU, chargé des relations médias

33(0)1 56 61 70 52 - thibaud.giraudeau@quaibrantly.fr

presse@quaibrantly.fr

PRÉFACE DE STÉPHANE MARTIN



© Greg Semu, lauréat des Résidences PHOTOQUAI 2007

Alors que la famille continue d'être au cœur d'intenses débats de société, le directeur artistique de la 5^{ème} édition de **PHOTOQUAI** a choisi de placer la manifestation sous le thème « We are family ». Pour autant, ce n'est pas dans le sens traditionnel qu'il faut comprendre le mot, et de « photo de famille » il sera ici assez peu question. Ce qu'illustrent les artistes exposés cette année sur les bords de Seine, c'est plutôt la volonté - partagée par un groupe de personnes, pour des raisons religieuses, culturelles ou historiques - de se réunir pour former une communauté, de se rassembler pour témoigner d'une convergence de pensée, d'une aspiration à un même mode de vie. Ce qu'une expression qui s'est aujourd'hui imposée a résumé par les mots : « faire famille ».

Il fallait toute l'inventivité de Frank Kalero pour fixer les règles de ce « jeu des quarante familles » (chiffre correspondant au nombre de photographes représentés) et traduire une thématique aux déclinaisons infinies dans une exposition d'une haute exigence artistique. Avec l'aide des commissaires Claudi Carreras, Louise Clements, Liza Faktor, Michket Krifa, Azu Nwagbogu et Kevin Wy Lee, il a brillamment relevé le défi, en repérant tout autour du monde des artistes dont les images transmettent autant un message qu'une émotion. À cette famille de commissaires passionnés, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance.

Je souhaite également adresser toute ma gratitude à l'ensemble des partenaires de la Biennale, et notamment à la Tour Eiffel, à la Maison de l'Amérique latine, qui est à nos côtés depuis 2011, à la galerie Clémentine de la Féronnière, ainsi qu'à Gobelins, l'école de l'image. Je voudrais aussi remercier très sincèrement le designer Patrick Jouin qui a subtilement mis en scène l'ensemble des photographies de cette édition. Enfin, les lauréats du programme **RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI** ont bénéficié du soutien du Crédit agricole, Corporate and Investment Bank, auquel je transmets mes plus vifs remerciements. Ces précieux soutiens permettent au musée du quai Branly de faire de ce 5^{ème} **PHOTOQUAI** une expérience de photographie en plein air devenue familière.

Stéphane MARTIN
Président du musée du quai Branly

NOTE D'INTENTION DE FRANK KALERO



© Sauf Tiff

We are family

« J'ai été honoré d'apprendre que le musée du quai Branly avait décidé de me confier à nouveau la direction artistique de **PHOTOQUAI**. C'est une première dans la jeune histoire de la biennale, et je suis très heureux d'avoir été reconduit sur cette cinquième édition. Pour un directeur artistique, l'opportunité d'attirer l'attention de 500 000 personnes est rare. Et voir, entre la Seine et la Tour Eiffel, tous ces gens qui déambulent à travers le parcours, sans aucune idée préconçue, se découvrir un appétit pour la photographie, me procure un immense plaisir.

Après « Regarde-moi ! » en 2013, nous avons, l'équipe du musée et moi-même, retenu le thème « We are family ». Il ne faut pas comprendre ce thème d'un point de vue génétique, comme « fonder une famille », mais plutôt au sens de « faire famille », constituer une famille autour de quelque chose qui fait sens : la religion orthodoxe, pour les pèlerins russes qu'a accompagnés Nikita Shokhov ; le look pour les Cholombianos rencontrés par Stefan Ruiz à Monterrey, au Mexique. Faire famille, c'est aussi choisir de quitter celle dont on est issu et à laquelle on ne s'identifie pas, comme les travestis d'Acapulco photographiés par Luis Arturo Aguirre. C'est une attitude plus qu'un dogme. C'est, à travers l'appartenance à un groupe, un moyen de sublimer son existence. En cela, **PHOTOQUAI** s'inscrit dans l'esprit de « The Family of Man », l'exposition organisée par Edward Steichen en 1955 au MoMA de New York, qui entendait présenter « une photographie de l'humanité ».

Mais pour arriver à proposer un tel aperçu des images du monde, l'ambition seule ne suffit pas. Parce que, passées les frontières de l'Europe et des États-Unis, la photographie est une pratique beaucoup moins répandue, voire réglementée ou contrainte dans certains pays d'Afrique et d'Asie. En outre, il s'agit d'arriver, à partir d'une première sélection de 200 photographes, à un choix de 40. D'où le rôle primordial des commissaires. Si Liza Faktor et Claudi Carreras – parmi les meilleurs experts pour la Russie et l'Amérique latine – m'ont de nouveau suivi dans cette deuxième aventure, les autres – Louise Clements, Michket Krifa, Kevin Wy Lee et Azu Nwagbogu – ont introduit une nouvelle façon de dialoguer. Quant aux photographes, ils ne sont retenus ni en fonction de leur âge, ni de leur sexe, ni de leur technique, ni de leur renommée. Ils sont exposés dans **PHOTOQUAI** parce que leurs images parlent. Parce qu'elles engagent une conversation avec le public.

Enfin, bien sûr, il y a l'espace des quais de Seine, cette dimension inhérente à **PHOTOQUAI**, qui permet de s'évader du carcan de l'accrochage traditionnel : une photo dans un cadre sur un mur blanc. Dans une galerie ou un musée, le cadre, d'emblée, sépare l'œuvre du spectateur. Et si celui-ci s'approche trop, bip-bip-bip-bip, ça sonne ! À **PHOTOQUAI**, les photos sont imprimées en grand format sur du vinyle, et accessibles à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, favorisant une certaine proximité avec le public.

Pour moi, l'essence de la photo, ce qui fait toute sa magie, c'est sa capacité à être dupliquée, reproduite autant de fois qu'on le souhaite, pour être partagée. C'est parce que j'apprécie ce côté démocratique que j'organise des festivals de photo dans la rue à Bilbao ou à Goa. Ma seule ambition, c'est de proposer une façon différente de promouvoir la photographie, que j'ai toujours considérée comme un moyen d'aborder la politique, la sociologie ou la culture. À tous ces artistes et photojournalistes qui, dans leur pays, ne disposent ni de structure ni de réseau, **PHOTOQUAI** donne la possibilité de s'ouvrir au monde. Pour moi, c'est la partie du travail la plus gratifiante : offrir une vitrine à tous ces talents. »

Frank Kalero
Directeur artistique de PHQ5

PRÉSENTATION DE PHQ5

Rendez-vous incontournable de la photographie, depuis sa création en 2007, la biennale des images du monde PHOTOQUAI poursuit sa mission fondamentale : mettre en valeur et faire connaître des artistes du monde entier, dont l'œuvre reste inédite ou peu connue en Europe, susciter des échanges, des croisements de regards sur le monde.

La direction artistique de la 5^{ème} édition de PHOTOQUAI (PHQ5) a été confiée à Frank Kalero. Après une première programmation en 2013 plébiscitée par le grand public et les professionnels de la photographie, Frank Kalero propose cette année d'ouvrir le champ géographique et d'élargir la sélection aux diasporas, car le dialogue des cultures s'inscrit « dans des croisements géographiques mais aussi mentaux et sociaux ».

Pendant deux mois, les 400 photographies sélectionnées seront présentées de jour comme de nuit, sur les quais de la Seine en face du musée, proposant un instantané inédit de la photographie contemporaine d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques, autour du thème WE ARE FAMILY.

Miroir d'un monde en constant mouvement, PHOTOQUAI présente les œuvres de 40 photographes contemporains du monde entier, talents inconnus ou peu vus en Europe, issus des grandes zones géographiques représentées au sein des collections du musée du quai Branly : Amérique du Sud et centrale, Asie, Océanie, Afrique, Proche et Moyen-Orient, Russie...

La sélection des 40 photographes de cette 5^{ème} édition a été réalisée par une équipe curatoriale d'experts constituée d'un directeur artistique - Frank Kalero - , de six commissaires - Claudi Carreras (Amérique latine), Liza Faktor (Fédération de Russie), Michket Krifa (Moyen-Orient), Azu Nwagbogu (Afrique), Kevin Wy Lee (Asie) et Louise Clements (le Monde et les nouvelles interactions) - et d'un comité de programmation interne au musée du quai Branly présidé par Stéphane Martin.

Imaginée par Patrick Jouin, la scénographie permet aux petits et grands formats d'exister sans s'annuler ni se confondre. Le parcours de PHOTOQUAI propose ainsi au visiteur une autre lecture d'une promenade habituellement linéaire.





© musée du quai Branly – Photoquai 2013

Cette 5^{ème} édition s'accompagne de trois grandes nouveautés :

L'ouverture du champ géographique

La biennale ouvre cette année son champ géographique : **la sélection s'élargit au monde entier en intégrant les photographes issus des diasporas et en créant également un nouveau commissariat transversal : Le Monde et les nouvelles interactions.**

« N'importe quel photographe travaillant dans des contextes sociaux, culturels et politiques identiques à ceux qui constituent l'identité de **PHOTOQUAI**, pourra être intégré à la sélection » explique le directeur artistique Frank Kalero.

L'appel à projet sur la plateforme EyeEm

Frank Kalero a souhaité **infléchir le principe de sélection des photographes en intégrant de nouveaux entrants par le biais des réseaux sociaux.** Aussi, afin de « ne pas exclure les photographes qui n'ont pas les bons contacts ou la possibilité d'être exposé », il a souhaité lancer un appel à projet via la plateforme de partage de photographies EyeEm.

Après analyse par l'équipe curatoriale des 9 000 candidatures reçues du monde entier, le photographe coréen Chulsu Kim est intégré à la sélection officielle des 40 photographes présentés sur les quais de Seine.

20 photographes ont également été retenus pour participer à une exposition **PHOTOQUAI** en ligne sur le site EyeEm.com, qui a lieu du 29/05 au 22/11.

LES RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI intégrées au parcours de PHQ5

Depuis 2008, le musée du quai Branly propose un programme annuel d'aide à la création photographique contemporaine. Chaque année, ce programme permet à plusieurs artistes contemporains, exclusivement non européens, de présenter un projet de création en lien avec le dialogue des cultures, et en cohérence avec une trajectoire esthétique personnelle de l'artiste.

Cette année, pour la première fois, **LES RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI** intègrent le parcours de **PHOTOQUAI**, sous la forme d'un portfolio numérique. Une sélection des lauréats 2014 sera ainsi présentée en parallèle de la sélection officielle des 40 photographes de cette nouvelle édition : le projet *Miracle Robots* de Sameer Tawde (Inde), le projet *Japanese Gardens* de Mehrdad Naraghi (Iran) et le projet *The Tumen River project* de Hyung-Geun Park (Corée du Sud).

LES COMMISSAIRES



© Sauf Tiff

* Directeur artistique Frank KALERO

Licencié en communication des médias à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone, diplômé en photographie documentaire à l'International Center of Photography (ICP) de New York, Frank Kalero vit à Sao Paulo. Il a été résident à la Fabbrica de Benetton (Italie) et a fondé et dirigé le magazine *OjodePez* (Espagne). A Berlin, il a cofondé la galerie d'art Invaliden1 et a créé en 2009 le magazine *The World according to* (« Le monde selon... »).

Frank Kalero est le directeur du magazine *Punctum*, basé en Inde, spécialisé dans la photographie pan-asiatique dont il développe actuellement une version latino-américaine avec Estudio Madalena (Sao Paulo) ; il dirige également le nouveau rendez-vous incontournable pour les amoureux et les professionnels de la photographie documentaire de Barcelone : OjodePez Photo Meeting.

Il participe également à l'équipe de développement d'une plateforme en ligne pour les nouveaux médias, *Screen* et est membre du jury du WYNG Photo Award (Hong Kong).

Enfin, il est membre de l'équipe du nouveau festival photographique en Inde, GoaPhoto.

* Afrique Azu NWAGBOGU



Azu Nwagbogu dirige l'African Artists' Foundation (AAF), institution à but non lucratif, qu'il a créée en 2007, à Lagos au Nigéria. Dédiée à la promotion et au développement des arts et artistes contemporains africains, l'AAF organise des expositions, des concours et des ateliers dans le but de faire naître et de développer des talents nigériens. En 2008, Azu Nwagbogu a créé le National Art Competition, concours annuel qui permet à des artistes émergents nigériens d'être exposés. Il est également le fondateur et directeur du LagosPhoto Festival, festival de photographie annuel, qui met en regard photographes locaux et internationaux avec l'histoire multifacette de l'Afrique.

Il vit et travaille à Lagos, au Nigéria.

* Asie Kewin WY LEE



Né dans les îles Fidji, Kevin Wy Lee vit à Singapour. Il a travaillé comme photographe pendant plus de 15 ans entre l'Australie et Singapour. Il fait d'ailleurs partie des 20 photographes sélectionnés pour le *twentyfifteen.sg*, projet de commémoration des 50 ans de Singapour en 2015. En parallèle, il participe à divers festivals et compétitions en tant que juré, dont le Pictet Award, les Singapore Creative Circle Awards, The Big Picture Contest, l'Angkor Photo Workshop et les Kuala Lumpur International Photoawards. Il a créé en 2010 l'Invisible Photographer Asia (IPA) qui organise divers événements, expositions, ateliers et rencontres, autour des Arts visuels et de la Photographie en Asie. Cette plate-forme est très rapidement devenue une instance de premier plan, rassemblant en un an plus de 70 000 membres sur Facebook.

* Fédération russe Liza FAKTOR



Liza Faktor est productrice et commissaire d'événements liés aux arts visuels. Elle a créé la Fondation « Objective Reality » (2001-2012), organisation à but non lucratif, qui soutenait les reportages photographiques de terrain, sur des longues durées. Elle est co-fondatrice et directrice de la plateforme de photographie *Agency.Photographer.ru* (2005-2007). Elle est également productrice de courts métrages, d'installations vidéo et a organisé plus de 30 expositions, dont *Surveillance Series* (Dubai, 2015, et New York, 2014), *Streaming Nation* (Amsterdam, 2014), la 4^{ème} biennale PHOTOQUAI du musée du quai Branly (Paris, 2013), *Stories of Life: the best of multimedia journalism* (2013), *Projections of Reality* (Moscou, Washington, DC, 2010), *Affects Me. Affects Everyone*, un projet artistique lié à la recherche contre le Sida (2006), *Rivers of Northern Asia* (2003), *Kavkaz. Photographs from Chechnya 1868-2002* (Amsterdam, 2002). Elle a obtenu la bourse Howard Chapnik et été juré de nombreux concours liés aux arts visuels dans le monde entier, dont le World Press Photo Multimedia en 2014.

* Moyen-Orient Michket KRIFA



Auteur, directrice artistique et commissaire en arts visuels pour l'Afrique et le Moyen-Orient, Michket Krifa est franco-tunisienne.

Michket Krifa a collaboré avec de nombreuses institutions publiques et privées dont Les Rencontres d'Arles, l'Institut français, l'Institut du Monde Arabe, la Ville de Paris, la Commission européenne, l'Espace Louis Vuitton, World Press Photo, Documenta, La fondation Gulbenkian, la Centrale électrique, ou encore la JAG- Johannesburg Art Gallery.

Elle a dirigé de nombreuses expositions et publications thématiques sur l'Iran (dont *Regards persans* à l'Espace Electra en 2001, *Iran regards Croisés* à PHotoEspaña et *Haft*, à l'espace Landowski à Boulogne Billancourt en 2003), la Tunisie (*Femmes d'images, espace privés*, Palais Kheirredine, 2007 ; *Enfin libres*, Parvis de l'Hôtel de Ville de Paris, 2011 ; *Dégagements, Tunisie, un an après*, Institut du Monde Arabe, 2012), l'Algérie, (*Algérie, les faits et les effets*, en 2004) ou encore la Palestine (*Le Printemps palestinien* en 1997 ; *La vie tout simplement*, Pont des Arts en 2007). Elle a également conçu des expositions et rédigé plusieurs ouvrages sur les femmes artistes (*Women by Women*, à FFI à Franckfort, 2004 ; *Femmes d'images, fragments d'intimités*, Cultures France, 2007 ; *Femmes d'images, espace privé*, 2008 ; *She who tells the story*, MFA Boston en 2013 ; *Cherchez L'Erreur*, Institut des Cultures d'Islam, 2015).

Michket Krifa a par ailleurs été commissaire d'expositions monographiques (Youssef Nabil, Zineb Sedira, Abbas, Hassan Hajjaj, Maimouna Guerresi, Jananne Al Ani, Shadi Ghadirian, Fazal Sheikh et David Goldblatt), et directrice artistique des 8ème et 9ème Rencontres de Bamako – Biennale africaine de la Photographie – de 2009 à 2013.

Elle est co-auteur d'*Arab Photography Now*, avec Rose Issa, publié aux éditions Kehrer.

* Le Monde et les nouvelles interactions Louise CLEMENTS



Louise Clements travaille en tant qu'artiste et commissaire indépendante, depuis 1998, au Royaume-Uni et à l'étranger. Elle a créé FORMAT en 2004, Festival international de Photographie, à Derby (Derbyshire, U.K.), qui est depuis devenu un festival de premier-plan pour la photographie et les médias qui lui sont associés (documentaires, archives, photographie mobile, etc.). L'édition 2013 a ainsi rassemblé près de 100 000 visiteurs. À Derby, elle travaille également au sein du centre culturel Q Arts/Quad où elle dirige un programme d'expositions, d'événements et de publications. Elle participe par ailleurs à de nombreux projets de réflexion autour de la culture et du commissariat d'exposition tels que Common Purpose, Midland Band, ou Contemporary Art society.

* Amérique latine Claudi CARRERAS



Claudi Carreras est commissaire d'exposition indépendant, éditeur et chercheur en photographie au département de Design et Image de l'université de Barcelone. Il a publié, en 2007, le livre *Conversaciones con fotógrafos mexicanos* (Conversations avec des photographes mexicains) aux éditions Gustavo Gili, Barcelone. Il est également l'auteur de la collection « *Autoretrato de América Latina* » (Autoportrait de l'Amérique Latine), publiée en 2006 et 2007 dans le magazine du journal barcelonais *La Vanguardia*.

Claudi Carreras a organisé de nombreuses expositions : *Cuba Mía*, *Front3ra*, *Transnacional(es)* et *Estaciones*, et plus récemment *Laberinto de miradas* (Labyrinthe de regards), un parcours à travers la photographie documentaire d'Amérique latine. L'exposition a été présentée dans 29 villes d'Amérique latine et d'Espagne. En 2009, Claudi Carreras a été commissaire de l'exposition *Resiliencia (Résilience)*, sponsorisée par l'Institut Cervantes, et présentée dans le cadre de PHotoEspaña. Il a obtenu le «prix du public El Mundo» de la meilleure exposition à cette occasion. *Resiliencia* a ensuite été présentée à Chicago, New York, New Delhi, Rome, Istanbul, Tétouan et Tanger.

Claudi Carreras a présidé la Première Rencontre des Collectifs Photographiques d'Amérique Latine à Sao Paulo en 2008. Il a également dirigé l'exposition E.CO, soutenue par le Ministère de la Culture espagnol. Cette exposition a donné lieu à une conférence de Collectifs Photographiques d'Europe et d'Amérique latine. Après avoir été montrée en Espagne et au Brésil en 2011, l'exposition est en tournée dans plusieurs villes des États-Unis, notamment Washington DC et Chicago. Il a également été commissaire de l'exposition E.CO/Santos à São Paulo, au Brésil.

Plus récemment, Claudi Carreras a été consultant et commissaire de plusieurs expositions : les 8è, 9è, 10è et 11è éditions du Paraty em Foco Festival à Rio de Janeiro au Brésil ; le Forum de la Photographie Latino-Américaine en 2013 et 2015 ; ou encore le projet LatinUs Photo Latino USA pour la Spain-USA Foundation. Il participe à la masterclass de World Press Photo pour l'Amérique latine.

Depuis le début de l'année 2012, il réside au Brésil et coordonne différents projets au Madalena Studio à São Paulo au Brésil et dans de nombreux autres pays de l'Amérique latine.

LE COMITÉ DE PROGRAMMATION

Présidé par **Stéphane Martin**, Président du musée du quai Branly, le comité de programmation est composé de **Yves Le Fur**, Directeur du patrimoine et des collections, de **Hélène Fulgence**, Directeur du développement culturel, de **Christine Barthe**, responsable des collections photographiques, et de **Céline Martin-Raget**, responsable des éditions et de la production des images.

Patrick Jouin, scénographe



© Benoit Linero

Patrick Jouin est designer. Sa créativité s'exprime aussi bien dans le design industriel que dans les arts décoratifs. Associé aux plus grands pour des projets d'exception, il occupe une place à part dans le paysage du design international où peu savent comme lui évoluer avec aisance et force.

Patrick Jouin intervient également dans des projets d'architecture intérieure avec son associé Sanjit Manku, au sein de l'agence Jouin Manku fondée en 2006.

LES 40 PHOTOGRAPHES

*Afrique

CÔTE D'IVOIRE - Joana CHOUMALI

Hââbré, la dernière génération, 2013-2014

Commissaire : Azu NWAGBOGU



© Joana CHOUMALI – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Joana Choumali (née en 1974 à Abidjan) raconte qu'un jour, lorsqu'elle était enfant, son père fit venir à la maison un photographe pour réaliser des portraits de famille. Marquée par cette expérience, elle demanda, à 13 ans, un appareil pour Noël. Après des études de communication graphique à Casablanca (Maroc), elle revint à Abidjan pour intégrer une agence de publicité, tout en consacrant son temps libre à la photographie. Sa passion prenant le dessus, Joana Choumali est devenue photographe à plein temps. Son travail à la fois documentaire et artistique, inspiré par des personnalités aussi diverses qu'Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Chester Higgins Jr., Sebastiao Salgado et Steve McCurry, est exposé en Afrique et en Europe. Elle vit et travaille à Abidjan, où elle possède son propre studio.

« La scarification consiste à inciser superficiellement la peau. Sous la pression de la religion et du gouvernement, mais aussi en raison du mode de vie urbain et de l'introduction de l'habillement dans les villages tribaux, cette pratique tend à disparaître. De nos jours, seules les personnes âgées arborent encore sur leur visage ces empreintes du passé. À Abidjan, ils forment la dernière génération des "hââbré" – le mot kô pour écriture et scarification –. Ce qui jadis était la norme et traduisait un rang social élevé a fait d'eux des "exclus". J'ai d'ailleurs eu du mal, parfois, à trouver des modèles. Je les ai photographiés tôt le matin ou le dimanche, chacun posant de face et de dos et éclairé de la même façon, sur un fond neutre. Dans un continent tiraillé entre son passé et son avenir, et plus particulièrement en Côte d'Ivoire, où, depuis la crise de 2010-2011, se pose plus que jamais la question de l'identité, il me paraît essentiel de ne pas oublier ces derniers témoins de l'Afrique d'autrefois. » Joana Choumali

*Afrique

FRANCE / SÉNÉGAL - Delphine DIALLO

Renaissance, 2009

Commissaire : Azu NWAĞBOGU



© Delphine DIALLO – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Delphine Diallo (née en 1977 à Paris) est franco-sénégalaise. Diplômée en 1999 de l'Académie Charpentier (catégorie arts visuels), à Paris, elle travaille sept ans dans l'industrie musicale avant de se tourner vers la photographie. Elle se rend alors à Saint-Louis-du-Sénégal, d'où son père est originaire. Là, elle rencontre les membres de sa famille et les photographie dans un studio qu'elle baptise *Magic*, en hommage au photographe malien Malick Sidibé, dont elle revendique l'influence, ainsi que celle de son compatriote Seydou Keïta. Delphine Diallo vit et travaille aujourd'hui à New York. En 2012, le magazine *Smithsonian* l'a distinguée comme l'une des jeunes photographes à suivre.

Dans l'objectif de Delphine Diallo, ses cousines, nièces et neveux de Saint-Louis-du-Sénégal deviennent les héros de contes ancestraux. Il y a là Anta Kebe, incarnation de la jeunesse mais aussi de l'éveil et de la sagesse, héritée de son père et de sa grand-mère ; Kine Keiser, la muse, qui, selon qu'elle décide de porter – ou non – ses lunettes de soleil, affronte – ou non – la réalité ; Loli, la belle jeune femme confiante en son avenir ; Omar et Moustapha ; ou encore Fatou Kebe, une mère altière entourant ses deux brillants enfants. Tous les personnages de la série *Renaissance* dégagent une spiritualité forte. Ils affrontent avec beauté et fierté les coups du sort et la violence que leur réserve la vie. Ils offrent à la photographe une source vitale d'inspiration et d'énergie.

*Afrique

SÉNÉGAL - Omar Victor DIOP

Diaspora, 2014-2015

Commissaire : Azu NWAGBOGU



© Omar Victor DIOP – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Né en 1980 à Dakar (Sénégal), Omar Victor Diop est diplômé de l'École supérieure de commerce de Paris et de l'Institut supérieur de management de Dakar. Il a appris la photographie en autodidacte, et s'est fait connaître avec la série *Le futur du beau*, exposée aux Rencontres de Bamako en 2011. S'il n'a pas fait d'études artistiques, Omar Victor Diop revendique l'influence des maîtres de la peinture classique (Edouard Manet, Diego Velásquez) et moderne (Henri Matisse). Il s'inscrit également dans la culture pop africaine des années 1980, en héritier des grands photographes de studio (Mama Casset, Seydou Keïta, Malick Sidibé...). Il vit et travaille à Dakar.

Omar Victor Diop a eu l'idée de *Diaspora* au cours d'une résidence d'artiste à Malaga (Espagne) : « C'est dans cette région, qui, historiquement, fut un point de communication entre l'Afrique et l'Occident, que j'ai été exposé au fait d'être un Africain étranger ». La série, composée d'autoportraits inspirés de peintures ou de gravures, rend hommage aux personnalités africaines ayant joué, à partir du XV^{ème} siècle, un rôle majeur dans le reste du monde. Sont notamment représentés ici Jean-Baptiste Belley (1746-1805), ancien esclave et révolutionnaire français, ou Don Miguel de Castro (dates inconnues), émissaire du Congo envoyé en 1643 au Brésil et aux Pays-Bas. La plupart des images ont cependant été réalisées dans le studio du photographe, à Dakar, où les costumes ont été redessinés et confectionnés. Jouant sur deux niveaux de lecture, le projet *Diaspora* incite le spectateur à reconsidérer sa conception de l'histoire, tout comme il apporte à son auteur des réponses à son questionnement identitaire en tant qu'artiste et en tant qu'individu.

*Afrique

SUISSE - Namsa LEUBA

Zulu Kids - Ya Kala Ben, 2014

Commissaire : Azu NWAGBOGU



© Namsa LEUBA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1982 dans la région de La Béroche (Suisse), d'un père suisse et d'une mère guinéenne, Namsa Leuba est diplômée de l'École cantonale d'art de Lausanne et de l'École des arts visuels de New York. Elle a notamment fait partie des artistes africains présentés début 2015 à Londres, lors de l'exposition *The African Renaissance*. Elle vit et travaille à Lausanne.

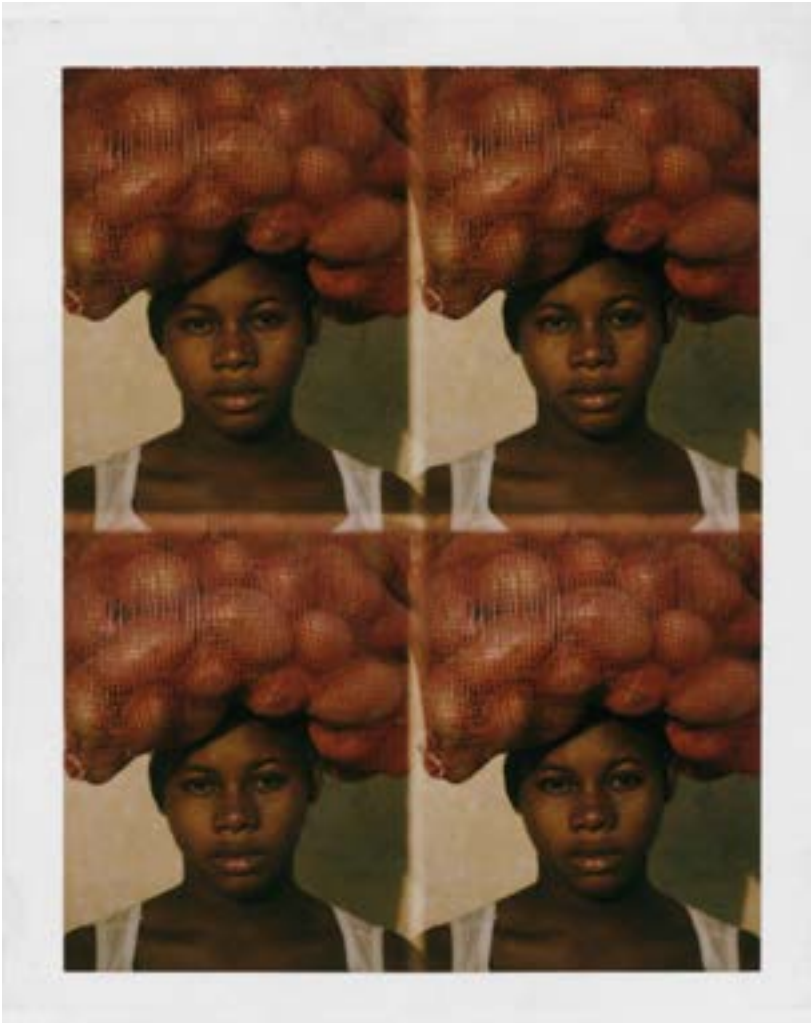
« Ce projet s'inscrit dans une recherche anthropologique commencée au cours d'un voyage en Guinée Conakry, en 2011. Je me suis intéressée à la cosmogonie africaine dans le but d'entamer un dialogue avec mes origines ». Arpentant la Guinée Conakry et l'Afrique du Sud, Namsa Leuba a assisté à diverses cérémonies religieuses. Celles avec lesquelles elle s'est sentie en résonance lui ont servi de base de travail, et ont conditionné le choix des modèles. « Mais les Africains n'ont pas le même rapport au temps que les Européens. Il faut souvent patienter une journée entière avant de pouvoir prendre une photo, quitte à devoir s'adapter à la lumière, se remémorer la photographie. Il s'agit aussi d'affronter des réactions parfois violentes, ma démarche étant considérée par certains comme sacrilège ». Il faut dire que Namsa Leuba, fascinée par les « fétiches » et leur charge mystique, entend justement les désacraliser « en les immortalisant dans une composition à l'occidentale. Ce sont deux identités en lutte permanente que j'essaie de réconcilier dans une forme de syncrétisme culturel, qui interroge au passage l'ambiguïté de l'ethnocentrisme », conclut-elle.

*Afrique

CANADA - Émilie RÉGNIER

Passeport (2013-2014)

Commissaire : Azu NWAGBOGU



© Émilie RÉGNIER – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1984 à Montréal (Canada) d'un père haïtien et d'une mère canadienne, Émilie Régnier a passé son enfance dans différents pays d'Afrique, principalement au Gabon. Après des études de photographie à Montréal, elle s'est installée à Dakar (Sénégal), où elle réside depuis 2009. Photographe indépendante, elle a travaillé au Moyen-Orient, en Europe de l'Est, dans la zone caraïbe et à travers toute l'Afrique. Elle a pu mener à bien le projet *Passeport West Africa* grâce à une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec, où son travail a fait l'objet de plusieurs expositions.

Enfant, Émilie Régnier vivait avec sa mère d'origine canadienne à Libreville (Gabon). « Entourée d'expatriés et de blancs, j'ai considéré, toute mon enfance, que moi aussi j'étais blanche. Ce n'est qu'à mon arrivée au Canada, que le comportement de mes camarades de classe m'a fait comprendre que j'étais noire ». Sa démarche photographique doit beaucoup à ce questionnement identitaire. Pour la série présentée ici, Émilie Régnier est allée à la rencontre de jeunes, Maliens, Ivoiriens et Sénégalais, dans le but de saisir l'extrême diversité de cette jeunesse. Le choix d'un Polaroid Miniportrait s'est imposé : instantanéité, format et rendu photo d'identité servent le propos annoncé par le titre. « Mais je tenais aussi, insiste la photographe, à m'éloigner des habituels clichés sur l'Afrique (famine, guerres civiles, etc.) véhiculés par les médias occidentaux. Je suis fascinée par l'histoire de ce continent et ses évolutions contemporaines. »

*Afrique

BURKINA FASO - Siaka S. TRAORÉ

Sunu Street, 2013-2014

Commissaire : Azu NWAGBOGU



© Siaka S. TRAORÉ – musée du quai Branly – Photoquai 2015

De nationalité burkinabée, Siaka S. Traoré est né à Douala (Cameroun), en 1986. Il a grandi environné d'art et a appris la photographie en autodidacte, il y a quatre ans. En 2014, son travail a été pour la première fois exposé à la Biennale d'art africain contemporain de Dakar (Sénégal), où Siaka S. Traoré vit et travaille.

Au Sénégal, les performances de rue ne sont pas bien comprises, et encore moins reconnues. Aussi les danseurs urbains mènent-ils un combat quotidien contre les préjugés en s'adonnant à leur passion. En attirant l'attention sur ces artistes, Siaka S. Traoré a souhaité faire évoluer les mentalités. Lui-même danseur, il prend le temps de rencontrer ses modèles, d'observer leur façon de se mouvoir, de comprendre leur style. Il procède avec eux aux repérages, afin de trouver le cadre satisfaisant à la fois pour la performance et pour la photo. La plupart du temps, il photographie les danseurs en action. Par sa connaissance de la pratique, il sait instinctivement quand appuyer sur le déclencheur. Siaka S. Traoré dit de son approche qu'elle est « esthétique autant que sociologique. Au-delà de son effet visuel, je m'intéresse à l'impact social de cette forme d'expression artistique ». En montrant les aptitudes de ces performeurs, en les faisant connaître, il propose un moyen d'appréhender « *Sunu Street* », « *notre rue* », sous sa forme la plus dynamique.

*Amérique latine

MEXIQUE - Luis Arturo AGUIRRE

Desvestidas

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Luis Arturo AGUIRRE – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Luis Arturo Aguirre est né en 1983 à Acapulco (Mexique). Il a commencé la photographie à 17 ans avec un Minolta X-700, cadeau de son oncle. En 2011, il a étudié la photographie contemporaine au Centro de la imagen, à Mexico. bercé par la pop culture et le kitsch, il construit une œuvre nourrie de musique, de cinéma, de peinture et s'inspire aussi des personnages qu'il croise dans la rue. Il est l'un des lauréats 2012 de la XV^{ème} Biennale de photographie de Mexico. Luis Arturo Aguirre vit et travaille à Acapulco.

« Je me souviens avoir été choqué la première fois que j'ai vu un travesti. Je devais avoir 7 ou 8 ans, j'accompagnais ma tante au marché principal d'Acapulco et je le vis, " lui ". Il se tenait devant l'étal de fruits, cheveux bouclés, peau très sombre, bras musclés, paupières fardées de bleu électrique et lèvres rouges.

- Entre, ma belle ! dit-il à ma tante.

J'ignore si ce fut sa voix ou son corps qui me troubla le plus.

- Qu'est-ce que c'est, lui ? demandai-je à ma tante.

- C'est un garçon-fille, répondit-elle, laconique.

Je ne posai plus de questions...

La série résulte de ma fascination pour les travestis. Leur capacité à se transformer en " femmes " incroyablement belles me stupéfie. Avec leurs implants, ils offrent des formes nouvelles à leur corps ; grâce aux perruques et au maquillage, ils changent et féminisent leur apparence. Au bout du compte, que sont-ils ? Femmes véridiques ou femmes utopiques ?

" Vestida " est le mot mexicain pour travesti. En déshabillant - " Desvestida " -

mes modèles devant le même fond neutre, cadrés de la même façon, j'expose leur masculinité, tout en jouant sur le double genre. Je m'amuse des clichés à travers des images très explicites. » Luis Arturo Aguirre

*Amérique latine

MEXIQUE - Melba ARELLANO

National Highway, depuis 2008

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Melba ARELLANO – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Melba Arellano est née en 1977 à Mexico (Mexique). Les images l'intéressent depuis son plus jeune âge, mais elle est venue à la photographie assez tardivement. En 2011, elle a obtenu le diplôme de photographie documentaire du Gimnasio de Arte y Cultura de Mexico, puis, après divers stages, a complété sa formation au Central Saint Martins College of Art and Design de Londres. Au printemps de cette année, elle a fait partie des photographes contemporains mexicains exposés au CameraWork de San Francisco. Melba Arellano vit et travaille à Mexico.

« En 2008, j'ai entrepris un voyage le long de la National Highway, la route qui relie les sites touristiques d'Acapulco et Zihuatanejo. J'ai commencé par retourner à Acapulco, où j'ai grandi. Je souhaitais refaire le trajet qui m'amenait chaque jour à l'école, et explorer ce que je voyais depuis la banquette arrière de la voiture de mes parents : des endroits qui m'étaient interdits mais qui me fascinaient d'autant plus ; des gens qui éveillaient ma curiosité, et autour desquels j'inventais des histoires. Au gré d'une liste de noms ou de surnoms, j'ai retrouvé leurs traces et frappé à leur porte. Je les ai photographiés les uns après les autres. Ensuite, je me suis rendue dans toutes les villes que j'avais traversées au cours de ma vie sans m'y arrêter. En les visitant à pied, j'ai rencontré d'autres personnes, puis d'autres encore. J'ai entrepris ce voyage à la manière d'une performance qui me lie d'une manière inédite à mes souvenirs, en utilisant involontairement des lieux et des gens pour construire mon imaginaire personnel. Fouiller dans le présent a été un moyen de donner vie à quelque chose qui n'existe plus, de guérir le passé, pour un moment. Les images obtenues sont comme une représentation symbolique de mon intrusion. » Melba Arellano

*Amérique latine

BRÉSIL - Tiago COELHO

Miss Ana, 2010-2014

Commissaire : Claudi Carreras



© Tiago COELHO – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Tiago Coelho est né en 1985 à Santo Antonio da Patrulha, dans l'État du Rio Grande do Sul, au Brésil. Étudiant en cinéma à l'université Unisinos de São Leopoldo de 2003 à 2006, il se découvre un intérêt pour la photographie documentaire. Il s'inscrit alors au Centre international de photographie et cinéma (EFTI) de Madrid (Espagne), où il obtient en 2007 un master de photojournalisme. Il revendique l'influence de ses compatriotes Eduardo Coutinho (1933-2014) et Jacqueline Joner (née en 1953), ainsi que celles du Sud-Africain Pieter Hugo (né en 1976) et de l'Espagnole Cristina de Middel (née en 1975). Au printemps de cette année, Tiago Coelho a participé à la huitième édition de Festfoto, festival de photographie de Porto Alegre, la capitale de l'État du Rio Grande do Sul, où il vit et travaille comme professeur de photographie à l'université Unisinos. Il est également directeur artistique de la galerie Mascate de Porto Alegre. Il poursuit en parallèle une carrière de photographe free-lance.

« Miss Ana a été ma nounou. J'avais 6 ans quand elle est arrivée à la maison. Elle était alors âgée de 17 ans. Comme beaucoup d'autres, elle avait quitté l'État du Pará, au nord du Brésil, pour le Rio Grande do Sul, au Sud, en quête de meilleures conditions de vie. Ne sachant ni lire ni écrire, elle a fini par perdre tout contact avec sa famille. En 2010, elle a pourtant décidé de renouer avec ses origines et a acheté des billets d'avion. Elle m'a demandé de prendre une photo de sa "famille du Sud" pour aller la montrer à celle du Nord, au cas où elle parviendrait à la retrouver. Tout en m'exécutant, et je me suis rendu compte avec émotion que ce voyage pouvait aussi être le mien. Alors je l'ai accompagnée pour l'aider à retrouver les siens. Ana est très photogénique. Elle a été l'un de mes premiers modèles et reste encore aujourd'hui l'un de mes sujets de prédilection. » Tiago Coelho

*Amérique latine

ARGENTINE - COOPERATIVA SUB (collectif)

Huis clos, 2012

Commissaire : Claudi CARRERAS



© COOPERATIVA SUB – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Créé à Buenos Aires (Argentine) en 2004, Cooperativa Sub est un collectif de sept photojournalistes, six établis en Argentine et un à Madrid. Tous ont étudié la photographie en Argentine, en Espagne et en France. Le collectif, qui fonctionne comme une maison de production associant étude, réalisation, editing et montage, collabore avec la presse et l'institutionnel. Il anime également des stages et pilote un projet éducatif destiné à financer ses propres reportages.

« La série *Huis Clos* a été menée à bien durant une période relativement stable de l'économie argentine, comparé à la crise du début des années 2000. Tandis que la classe moyenne s'entichait de " bien-être ", les classes les plus aisées continuaient de s'enrichir. Nous nous sommes intéressés à l'une des 290 000 familles qui ont quitté les quartiers fréquentés par la classe moyenne pour aller s'installer derrière les murs des résidences sécurisées de la banlieue de Buenos Aires. Ce modèle d'habitation en huis clos est apparu en Argentine à la faveur d'un décret-loi promulgué pendant la dictature militaire d'Augusto Pinochet. Les gens qui choisissent de s'y installer ont l'impression de pouvoir contrôler le moindre aspect de leur vie, des dimensions de leur pelouse à l'échelle sociale de leurs voisins.

Chacun des cinq photographes du collectif investi dans le projet a suivi au quotidien un membre de la famille représentée ici – parents, enfants, mais aussi domestiques, car au village San Jorge, ils vivent à demeure. Du point de vue du traitement, nous avons privilégié l'esthétique des magazines people et art de vivre. La famille s'est montrée coopérative, mais jusqu'à un certain point : elle ne souhaitait pas que notre reportage puisse être publié dans un magazine national. Nous avons en revanche obtenu son accord pour diffuser le sujet partout ailleurs. Cela dit, le thème des privilégiés a rarement été couvert par les photographes argentins. L'image que le monde se fait de l'Amérique latine reste associée à la pauvreté, à la violence et à l'exotisme. » Cooperativa Sub

*Amérique latine

COLOMBIE - Juan Pablo ECHEVERRI

Supersonas, 2011

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Juan Pablo ECHEVERRI – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Juan Pablo Echeverri est né en 1978 à Bogota (Colombie), où il vit et travaille encore aujourd'hui. Il a étudié les arts visuels à l'université Javeriana de Bogota, et a effectué plusieurs résidences à l'étranger, notamment en Angleterre, au Mexique, au Brésil et aux États-Unis. En 2009, il faisait partie des artistes de moins de 33 ans sélectionnés pour la première édition de la Triennale du New Museum de New York, intitulée *Plus jeunes que Jésus*.

« Je pratique l'autoportrait depuis plus de quinze ans. Ça a commencé avec un Photomaton quotidien pendant treize ans, et donné lieu à la série *Miss fotojapon*. Parallèlement à ce rituel – qu'on peut aussi qualifier d'obsession – j'ai mené à bien d'autres projets pour lesquels je me suis photographié, mais dans la peau d'autres personnes. Jouer avec mon apparence et revêtir celle des autres est devenu le moyen de refléter ma vision du monde. Je suis fasciné par la manière dont les gens se fabriquent une image. Dans le fond, puisque nous sommes tous uniques, ne s'agit-il pas de projeter cette unicité à travers notre apparence ? Tout aussi intéressants sont les stéréotypes, car ils nous laissent penser qu'on peut savoir exactement à quoi s'attendre de quelqu'un, simplement à sa façon de s'habiller. À travers mon travail de

vidéaste et de photographe, je fais référence aux fantômes qui entourent la notion d' " être " et j'élargis le concept de l'autoportrait. J'y pose en plus petit dénominateur commun d'une galerie de personnages qui ne doivent la vie qu'à leur fonction d'icônes de la société du spectacle. Pour *Supersonas*, j'ai choisi d'humaniser les super-héros en leur appliquant le procédé de la photo d'identité. Recourir à la peinture corporelle était pour moi le moyen de montrer que chacun de nous pouvait revêtir ces costumes et obtenir des superpouvoirs. » Juan Pablo Echeverri

*Amérique latine

BRÉSIL / INDE - Navin KALA & Luisa DÖRR

The Self Promenade, 2014

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Luisa DÖRR & Navin KALA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Luisa Dörr est née en 1988 à Lajeado, dans l'État du Rio Grande do Sul (Brésil), où elle a étudié la photographie ; Navin Kala est né en 1980 à Bénarès, dans l'État de l'Uttar Pradesh (Inde). Il a suivi des études artistiques à Patna et à Bombay (Inde), ainsi qu'à Düsseldorf (Allemagne). Tous deux se sont rencontrés à l'école Badi Asha, un établissement pour enfants défavorisés, à Bénarès. Luisa animait un atelier photo, Navin était bénévole. Aujourd'hui photographe free-lance, Luisa Dörr vit et travaille à Acapulco (Mexique) ; Navin Kala est devenu professeur d'arts plastiques à l'école Badi Asha de Bénarès.

L'Avenue des stars de Hong Kong est bâtie sur le principe du célèbre *Walk of Fame* de Hollywood : un trottoir recouvert des empreintes des mains et des signatures des vedettes du cinéma hongkongais. C'est ici, entre le front de mer et la promenade Tsim Sha Tsui, que les touristes venus de Chine continentale aiment se prendre en photo, dans une attitude conquérante signifiant : « J'y étais ». Luisa Dörr et Navin Kala y sont allés, eux aussi, mais dans une

démarche socio-anthropologique : « Les touristes font des selfies à tour de bras. En capturant leurs moindres faits et gestes, ils réaffirment leur existence vide de sens au regard de la dimension réelle de l'univers », expliquent-ils avant de détailler leur méthode : « En avril, deux à trois heures par jour, la baie de Hongkong baigne dans une lumière tamisée absolument extraordinaire. Aussi avons-nous choisi ce mois pour arpenter l'Avenue des stars en quête de sujets. Une fois identifiés, nous les prenons simultanément en photo avec les mêmes appareils. Il vaut mieux multiplier les moyens lorsqu'on se lance dans une enquête typologique de cette envergure. » Non sans ironie, Luisa Dörr et Navin Kala sont arrivés à la conclusion que « le selfie était un outil remarquable pour atteindre la conscience de soi. Moins chic que la méditation transcendantale, certes, mais autrement plus efficace avec les masses. »

*Amérique latine

ÉQUATEUR / ÉTATS-UNIS - Karen MIRANDA RIVADENEIRA

Piedra Redonda, en cours

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Karen MIRANDA RIVADENEIRA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

D'origine équatorienne, Karen Miranda Rivadeneira est née en 1983 à New York (États-Unis). Après des études de philosophie et théologie, elle a intégré l'École des arts visuels de New York, puis a poursuivi ses études à l'École de journalisme d'Aarhus (Danemark). Karen Miranda Rivadeneira vit et travaille à New York. Elle a récemment figuré parmi les photographes d'origine latino-américaine présentés à l'exposition *Staging the Self* du Smithsonian Institute, à Washington.

« Le peuple Shuar, qui vit depuis des temps immémoriaux dans la forêt amazonienne, envisage le monde rempli d'esprits, archétypes de la nature humaine et de ses différents états : d'un côté, *Nantar* – le sublime, l'éther des Anciens – accessible par la contemplation ; de l'autre, *Arutam* – l'action, le guerrier, le bruit du tonnerre intérieur. Par sa propre relation à ces entités, chaque Shuar parvient à une

profonde compréhension de sa connexion avec la nature. *Arutam* et *Nantar* font partie de la psyché et, de fait, sont accessibles à chacun de nous. Il suffit de penser de manière ontologique – de chercher du sens dans tout ce qui est –, de privilégier la " pensée méditante " chère à Heidegger. En observant de près les Shuars communier avec la nature, j'ai souhaité nous rapprocher d'un sentiment de plénitude. Nous aspirons tous à l'harmonie entre action et contemplation, entre conscient et inconscient. C'est une quête difficile, certes, mais elle en vaut la peine. »
Karen Miranda Rivadeneira

*Amérique latine

MEXIQUE - Fernando MONTIEL KLINT

Doubernard, 2012-2014

Commissaire : Claudi CARRERAS



Né en 1978 à Mexico (Mexique), Fernando Montiel Klint a étudié la photographie à l'École active de photographie et au Centro de la Imagen de Mexico, puis il s'est perfectionné au cours de différents stages. Il vit à Mexico, où il a ouvert, avec son frère, leur studio, Klint & Photo. Il y enseigne également la photographie.

Fernando Montiel Klint s'est lancé dans un grand projet mémoriel : l'introspection de sa famille. « Un modèle ordinaire, avec ses drames et ses sarcasmes », précise-t-il. Premier résultat de sa quête, cette série est un produit hybride conçu à partir d'archives personnelles exhumées des albums et d'images réalisées à l'aide d'appareils moyen format et d'un smartphone. « Je n'ai aucune mémoire, note Fernando Montiel Klint. Aussi, grâce à leurs portraits, je peux m'identifier à ceux des membres

© Fernando MONTIEL KLINT – musée du quai Branly – Photoquai 2015

de ma famille qui ne m'ont jamais connu. Je pars à la découverte de moi-même dans ces images. J'y cherche des réponses, j'y vois des comportements et des rituels répétés. La photographie a cette capacité de maintenir les personnes en vie. Grâce à elle, je peux réaffirmer ce qui constitue l'imaginaire et la réalité de mon existence. Faire interagir le passé et le présent génère des significations inédites. C'est comme si je dessinais une carte de ma propre histoire. »

*Amérique latine

ARGENTINE - Cecilia REYNOSO

The Flowers Family, 2009-2015

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Cecilia REYNOSO – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Cecilia Reynoso est née en 1980 à Buenos Aires (Argentine). C'est à l'Université du cinéma qu'elle s'est intéressée à la photographie, en étant photographe de plateau sur les courts-métrages réalisés par les étudiants. Elle a ensuite perfectionné sa technique en s'inscrivant à divers ateliers. Parmi ses influences, elle cite le cinéma italien, et plus particulièrement celui de Luchino Visconti (1906-1976). Elle dit aussi puiser son inspiration dans les albums de famille et auprès des photographes qui choisissent leur entourage comme champ d'investigation.

« En Argentine, la famille, c'est sacré ! Pas question de louper un déjeuner dominical, un anniversaire ou un repas de Noël. Prétextes aux retrouvailles entre membres d'une même lignée, ces moments privilégiés débordent d'émotions parfois contradictoires : il y a les petits qui s'ennuient, les jeunes qui rêvassent, les plus âgés qui partent en roue libre... Comme la plupart des familles dans ce pays, la mienne est issue de l'immigration espagnole et italienne. Exubérante, elle est typique de la classe moyenne de la banlieue de Buenos Aires. Le dimanche, je profite de ces déjeuners pour photographier mes proches à l'aide d'un appareil numérique et d'un flash indirect. Je suis sensible à la beauté de la jeunesse comme à la dignité que confère l'âge, mais je cherche avant tout à saisir les relations intergénérationnelles. Mon travail peut aussi être envisagé comme une chronique du temps qui passe. »
Cecilia Reynoso

*Amérique latine

ÉTATS-UNIS - Stefan RUIZ

Cholombianos, 2011

Commissaire : Claudi CARRERAS



© Stefan RUIZ - musée du quai Branly - Photoquai 2015

Né en 1964 à San Francisco (États-Unis), Stefan Ruiz a étudié la peinture et la sculpture avant de se tourner vers la photographie. Un temps directeur artistique de la revue *Colors*, il a par ailleurs enseigné les pratiques artistiques à la prison de San Quentin (Californie). *L'Usine à rêves*, son travail sur les *telenovelas* – feuilletons à l'eau de rose – très populaires au Mexique, a été publié en 2012 par la fondation de photographie Aperture.

« En 2011, la guerre des cartels au Mexique s'est déplacée de Mexico à Monterrey, accroissant l'insécurité dans cette ville du Nord-Est, la deuxième du pays. Si ses rues résonnent de la cumbia, nul ne sait si la popularité de ce genre musical originaire de Colombie est liée au trafic de drogue. Particulièrement fans de cumbia sont les "Cholombianos", [contraction de "cholos", gangs de "chicanos" mexicains installés aux États-Unis et de "Colombians", le mot anglais pour Colombiens] qui en écoutent une version plus lente sur laquelle ils dansent en cercle. Ils se sont fabriqué un look en piochant ici et là – hip-hop, iconographie religieuse, scapulaires, drapeaux colombiens, chemises hawaïennes, casquettes de base-ball et baskets Converse. Mais ce qui les distingue vraiment, ce sont leurs extravagantes coupes de cheveux : certains collent avec du gel des mèches qu'ils ramènent sur leur visage, d'autres se rasent l'arrière du crâne et se laissent pousser une espèce de queue dans la nuque... N'ayant jamais rien vu de pareil, j'ai entrepris de réaliser les portraits

de ces jeunes gens d'une manière anthropologique, à la chambre photographique grand format. D'ailleurs, cette tocade n'a pas duré. La police et l'armée les associant aux dealers, les Cholombianos ont été sommés de changer de coiffure. » Stefan Ruiz

CORÉE / JAPON - Chulsu KIM

Instantaneous Force, 2015

Photographe sélectionné dans le cadre de l'appel à projet conçu et réalisé pour PHOTOQUAI EyeEm - musée du quai Branly, 2015



© Chulsu KIM – musée du quai Branly – Photoquai 2015

D'origine coréenne, Chulsu Kim est né en 1981 à Yamaguchi (Japon). Après des études au Tokyo Fashion College, il s'est installé dans la capitale nippone. « Venu à la photo par le biais d'un iPhone acquis en 2010 », il se dit « ébloui par les images postées sur les plateformes de partage comme EyeEm ». C'est d'ailleurs grâce à cette dernière qu'il est devenu le quarantième photographe sélectionné pour participer à PHOTOQUAI. Au printemps de cette année, l'équipe de direction artistique de la manifestation et le musée du quai Branly ont en effet lancé un appel à candidatures via cette application utilisée par plus de 10 millions de personnes dans le monde. Sur les quelque 9 000 prétendants, Chulsu Kim a franchi toutes les étapes jusqu'au vote final. Un « jeune » photographe, donc, mais non dénué de références,

puisqu'il cite ses deux compatriotes Tomatsu Shomei (1930-2012) et Daido Moriyama (né en 1938) ainsi que les membres de l'agence Magnum comme influences majeures.

Comme Daido Moriyama, Chulsu Kim est un chasseur d'images. Équipé d'un iPhone et d'un discret Ricoh GR, il arpente Tokyo à l'affût des rencontres fortuites. « Photographier les gens dans la rue, sur le vif, à l'instinct, est un défi permanent, explique-t-il. Et au fil de la série, chaque personne photographiée renvoie à la sensibilité de l'autre. Car on participe tous à la même comédie. Mais il y a justement un moment où l'on devient le meilleur acteur de soi-même. Amusement, colère, haine, pitié, gravité... Ces attitudes m'envoient un signal, comme une impulsion électrique, qui m'amène à appuyer sur le déclencheur. C'est cet instantané-là, cette spontanéité-là qu'il s'agit de capturer. »

INDE - Supranav DASH

Marginal Trades, depuis 2011

Commissaire : Frank KALERO



© Supranav DASH – musée du quai Branly – Photoquai 2015

L'Inde entière tourne le dos à ses pauvres. Si je n'ai rien contre le progrès, dans la frénésie actuelle, il me paraît fondamental de ne pas oublier d'où nous venons. Pour y parvenir, j'ai élaboré une méthode : sur un marché ou à un carrefour, je tendais une toile de fond et j'installais des projecteurs. Dès que je repérais un sujet, j'allais à sa rencontre pour lui expliquer mon projet. Le plus difficile a été d'amener ces personnes jusqu'à mon "studio". C'est une chose d'être pris en photo par les touristes, c'en est une autre d'être ainsi mis en scène. Elles se méfiaient : à force d'être exploitées par un système corrompu, elles avaient du mal à distinguer ma requête de l'injonction d'un policier. »
Supranav Dash

Né en 1977 à Asansol, dans l'État du Bengale (Inde), Supranav Dash a grandi à Calcutta. D'abord tenté par une carrière artistique, il suit une formation de comptable pour rassurer son père. En 1997, il photographie sans relâche les fêtes de Durga, l'une des plus importantes célébrations de la religion hindoue. C'est alors que sa passion prend le dessus. Il ouvre ensuite son propre studio, et obtient en 2014 le diplôme de photographie de l'École des arts visuels de New York, où il vit et travaille désormais. En 2014, il a reçu le Grand prix, catégorie « Portraits », du Festival international de la photographie de Los Angeles.

Pour cette série, Supranav Dash dit s'être inspiré d'Eugène Atget (1857-1927), d'August Sander (1876-1964), et d'Irving Penn (1917-2009) qui, tous, ont photographié « les petits métiers ». Il cite également le travail ethnographique que John Forbes Watson et John William Kaye ont réalisé en Inde, de 1868 à 1875.

« En Inde, l'activité professionnelle a longtemps été dépendante du système des castes. Un métier se transmettait de père en fils, et pas question d'y déroger. Ce modèle qu'on croyait immuable a été mis à mal par la mondialisation et son corollaire d'évolutions socio-économiques. Revenu dérisoire, insuffisance des réformes, manque de reconnaissance de la part des "privilegiés" et désir, donc, de s'émanciper d'un système archaïque ont fait qu'aujourd'hui, certaines professions ont disparu, tandis que d'autres se raréfient. Avidé de perspectives plus lucratives, la nouvelle génération refuse cet héritage.

VIETNAM - Maika ELAN

The Pink Choice, 2011-2012

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Maika ELAN – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1986 à Hanoi (Vietnam), Maika Elan poursuit des études à l'université des sciences sociales et humaines de Hanoi jusqu'en 2006, année à partir de laquelle elle commence à documenter sa propre vie, au moyen, notamment, d'un appareil Lomo. Bientôt, elle fait de la photographie son métier. Collaborant un temps avec la presse et la mode, elle choisit, en 2010, de s'orienter vers le style documentaire. *The Pink Choice*, son premier projet, a reçu en 2013 le prix du World Press Photo, catégorie « Notre Époque ».

« Beaucoup de gens se disent ouverts d'esprit, mais, face à des photos de couples gays dans des moments d'intimité, ils réagissent avec dégoût et indignation. C'est pour tenter de susciter au moins leur intérêt, au mieux leur compréhension, que j'ai choisi de photographier des homosexuels dans leur vie quotidienne. Au Vietnam – l'un des rares pays d'Asie du Sud-Est où le mariage entre personnes du même sexe est autorisé – le thème de l'homosexualité est traité soit de manière caricaturale, notamment au cinéma, où des personnages outrageusement maquillés et aux manières outrées connaissent un destin immanquablement tragique, soit de manière symbolique, les modèles étant photographiés de dos, ou avec des masques. Cette imagerie ne sert qu'à isoler davantage les homosexuels, dont la vie n'est finalement perçue que comme une suite d'épreuves. Or, nombre d'entre eux forment des couples parfaitement épanouis. Certains construisent des familles, élèvent des enfants... À travers leurs marques d'affection, leurs gestes tendres, simples, naturels, j'ai souhaité montrer la parfaite synchronisation de deux êtres qui s'aiment et qui vivent ensemble. Je les montre tels que je les ai perçus, non comme eux se perçoivent. » Maika Elan

CORÉE - Daesung LEE

On the Shore of a Vanishing Island, 2011

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Daesung LEE – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Né en 1975 à Busan (Corée du Sud), Daesung Lee est diplômé des Beaux-Arts, section photographie, de l'université Chung-Ang de Séoul. Après ses études, il a un temps voyagé à travers le monde avant de se consacrer, à partir de 2007, à la photographie documentaire, style qu'il considère le mieux adapté à son engagement social. En 2014, le magazine en ligne *Lensculture* lui a décerné le prix « Récit en images ». Daesung Lee vit actuellement à Paris, mais travaille principalement à l'étranger.

La petite île de Ghoramara, située à l'orée du delta du Gange, dans le golfe du Bengale, en Inde, est menacée. Depuis les années 1960, ses rivages n'en finissent plus d'être emportés par l'élévation du niveau de la mer, provoquée par le réchauffement climatique. Plus de la moitié des terres ont disparu, et les deux tiers de la population ont dû s'en aller. Ceux qui restent, agriculteurs et pêcheurs, ne doivent leur subsistance qu'aux ressources de l'île. Selon des rapports récents, Ghoramara sera complètement submergée d'ici à vingt-cinq ans. Le gouvernement indien a déjà élaboré un plan d'évacuation vers l'île de Sagar, située en aval sur le Gange, mais il ne garantit ni aide financière ni compensation aux villageois déplacés.

Tout en rendant hommage à la population de Ghoramara, Daesung Lee ose espérer que ses images fantomatiques entraîneront une prise de conscience des effets ravageurs du réchauffement climatique. Sous un soleil brumeux, cernés par l'omniprésence de l'eau, ses modèles se tiennent au milieu des vestiges de leur île, seuls et impuissants.

BANGLADESH - Jannatul MAWA

Close Distance, 2011-2014

Commissaire : Kevin WY LEE



© Jannatul MAWA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1973 à Dacca (Bangladesh), Jannatul Mawa est titulaire d'un master de littérature bengali. Elle a étudié la photographie à l'Institut Pathshala des médias, à Dacca, où elle enseigne aujourd'hui. Avant d'entamer une carrière de photographe pour l'Unicef, elle a longtemps milité pour le droit des femmes. Son travail a été exposé au Bangladesh, en Inde, en Thaïlande et au Royaume-Uni.

Issue de la classe moyenne de Dacca, Jannatul Mawa a grandi dans un univers où les domestiques vivent sous le même toit que leurs employeurs. Socialement éloignés, ils partagent pourtant une forme de proximité. C'est ce paradoxe que la photographe a voulu traduire dans la série intitulée *Close Distance* – « Distance proche », en français. En faisant poser des maîtresses de maison et leurs employés assis côte à côte et cadrés de la même façon dans un décor similaire, elle rend presque palpable le jeu silencieux du pouvoir et de la servitude. Cette forme minimaliste et volontairement répétitive n'enlève rien à la force du regard que Jannatul Mawa pose sur

sa communauté d'origine. Si elle sait gré à ses sujets, et tout particulièrement à ces femmes « qui, justement, avaient le pouvoir de [lui] dire non » d'avoir accepté sa proposition, elle n'en questionne pas moins le système du Zamindari (aristocratie terrienne), à l'origine de ces rapports de classe.

*Asie

JAPON - Junku NISHIMURA

Life in Hood, depuis 2006

Commissaire : Kevin WY LEE



© Junku NISHIMURA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Né en 1967 dans un village minier de la province de Yamaguchi, à l'ouest de l'île de Honshu (Japon), Junku Nishimura grandit dans une famille de cultivateurs de riz. Répondant, à 18 ans, à l'appel de la ville, il entame des études d'espagnol et d'histoire latino-américaine à Kyoto. Le soir, il est DJ au « Life in Hood », un club fréquenté par les soldats américains – et dont le nom a donné son titre à la série présentée ici. Son premier contact avec l'image remonte à l'époque où, envoyé par l'entreprise de matériaux de construction Taiheiyo sur des chantiers, il photographie discrètement les ouvriers. Au vu de ses clichés, un ami artiste l'encourage à poursuivre dans cette voie. Junku Nishimura, qui dit trouver son inspiration aussi bien auprès du photographe de guerre Kyoichi Sawada (1936-1970), du cinéaste finlandais Aki Kaurismäki (né en 1957) et des mineurs souls que dans le cinéma japonais des années 1970 et la musique folk, a obtenu une reconnaissance internationale depuis qu'il a posté ses photos sur la plateforme de partage Flickr. Il est récemment retourné cultiver la terre aux côtés de son père âgé, où il continue la photographie.

Mélancolie et nostalgie sont, pour Junku Nishimura, des choix délibérés. Il se sert d'un vieil appareil télémétrique couplé avec un objectif et développe lui-même ses photos. Ses tirages noir et blanc emplis d'âme sont imparfaits, un peu flous, impressionnistes. Ce dispositif esthétique est aussi un outil critique de la modernité, de l'ordre établi, du progrès et de la culture contemporaine. Au fil des portraits qui constituent cette série – réalisés, pour beaucoup d'entre eux, de nuit, dans des bars – il est question d'amis et d'inconnus entonnant ensemble l'hymne disparu à un pays fier, et des murmures d'un peuple, d'une famille, ou d'un homme seul.

INDONÉSIE - Romi PERBAWA

The Riders of Destiny, 2010-2014

Commissaire : Kevin WY LEE



© Romi PERBAWA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Né en 1971 à Kutoarjo, dans l'île de Java (Indonésie), Romi Perbawa a étudié la comptabilité avant de se consacrer pleinement à la photographie à partir de 2010. Il a notamment suivi les cours de la Galeri Foto Jurnalistik Antara et de l'institut Panna, à Djakarta. Influencé par le style documentaire de ses compatriotes Ahmad « deNy » Salman et Oscar Motuloh, Romi Perbawa cite également le Néerlandais Kadir van Lohuizen, connu pour son enquête-choc sur l'industrie du diamant. *The Riders of Destiny*, son premier reportage, a été publié dans de nombreux magazines. Romi Perbawa vit aujourd'hui à Surabaya – seconde ville d'Indonésie – où il est représenté par l'agence indonésienne Panjalu Images.

En 2010, Romi Perbawa est invité à une course hippique à Sumbawa, l'une des plus pauvres des petites îles de la Sonde, à l'est de Java. Les chevaux locaux étant menus, ce sont traditionnellement de très jeunes garçons qui les montent, à cru, sans bombe, et pieds nus. Le spectacle est saisissant, mais les accidents sont courants. Ce jour-là, un enfant jockey fait une terrible chute devant Romi Perbawa. Pour le photographe, c'est le point de départ d'une enquête à laquelle il va consacrer quatre ans. Cette manière « au long cours » justifie son approche, sa méthode, ses objectifs et ses choix esthétiques. Son reportage sur les enfants jockeys de Sumbawa, histoire somme toute classique de lutte pour l'existence teintée de drames et de victoires, montre aussi sans fard le fossé entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. Ce faisant, Romi Perbawa interpelle les pouvoirs politiques en matière de lutte contre la pauvreté. Soucieux de réveiller les consciences, il a décidé de suivre ces jeunes jockeys « jusqu'à l'âge adulte, jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes des enfants qui à leur tour, reprendront les rênes. »

*Asie

BANGLADESH - Sarker PROTICK

Love Me or Kill Me, en cours

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Sarker PROTICK – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Sarker Protick est né en 1986 à Dacca (Bangladesh). Après des études de marketing à l'université américaine internationale de Dacca, il découvre la photographie vers l'âge de 24 ans, et s'inscrit à l'Institut Pathshala des médias de Dacca. Couleur, lumière, composition minimaliste, perspective frontale : le style de Sarker Protick, qui se dit influencé aussi bien par les photographes américains William Eggleston (né en 1939), Robert Adams (né en 1937), Alec Soth (né en 1969) que par les musiciens Erik Satie (1866-1925), Arvo Pärt (1935) et John Cage (1912-1992), est aisément reconnaissable. Adeptes du numérique et d'une seule focale 35 mm, il vit et travaille à Dacca, et enseigne désormais à l'Institut Pathshala. *What Remains*, son travail sur ses grands-parents, a été honoré cette année par le jury du World Press Photo.

« Dans le sillage de sa voisine indienne Bollywood, l'industrie cinématographique bangladaise, basée à Dacca – d'où son surnom, " Dhallywood " –, produit quelques 100 films par an. Les classes aisées leur préfèrent les productions internationales, mais pour ceux qui, comme moi, ont grandi avec une seule chaîne de télévision, ces films ont longtemps représenté le summum du divertissement. Et ils séduisent encore la majorité des Bangladais. *Love Me or Kill Me*, le titre de l'un de ces films, résume le scénario appliqué à tous les autres : un garçon rencontre une fille, ils tombent amoureux, un méchant emmène la fille, le héros se bat pour récupérer sa fiancée. Amour et vengeance, même point d'orgue, même " happy end " : la recette est imparable, les gens adorent. Adolescent, je rêvais de devenir musicien et chanteur. En me rendant aux studios de la Bangladesh Film Development Corporation, j'ai été fasciné par l'ambiance : couleurs, lumières, décors, costumes, tout y est désuet, bizarre, déconnecté de la vie réelle... et en même temps, tellement vivant ! » Sarker Protick

PAKISTAN - Aun RAZA

Here Lies Lahore, 2010-2012

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Aun RAZA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Né en 1983 à Lahore (Pakistan), Aun Raza est diplômé en arts multimédias du Collège national des arts de Lahore. Bien que son champ d'investigation soit multiple, il privilégie le portrait et le reportage. Repéré en 2012 par les photojournalistes Gary Knight et Philip Blenkinsop, Aun Raza est aujourd'hui représenté par l'agence Getty. Il vit entre le Pakistan, l'Italie et le Canada.

« La photographie représente pour moi un moyen de lire les journaux intimes des gens, de partager leur vie. Représenter la réalité en images m'a permis de mieux l'appréhender, pour ensuite la transformer en images expressives. J'ai pratiqué auparavant le dessin et la peinture, mais la photographie, par son caractère immédiat, m'a offert le moyen de saisir ces instants fugaces et émotions qui m'ont souvent laissé sans voix. Ces moments "extraordinairement ordinaires" font écho à ce que le professeur d'art dramatique Constantin Stanislavski (1863-1938) appelait à juste titre la "solitude en public". Le Pakistan était à même de me procurer ce genre d'émotions contradictoires qui me gardaient éveillé et avide de découverte : exaspération et aspirations, musique et pleurs, chaos et consolation, vie et désolation. Rencontrer des personnes en situation de capitulation et de désespoir, mais aussi percevoir cette joie dont l'éclat est parfois palpable dans l'air, me donnent la sensation de visualiser l'instant où l'on retient son souffle. Au Pakistan, je me suis senti en alerte et assoiffé d'images. Mais franchir ses frontières, aussi bien du point de vue physique que métaphorique, a été crucial. Depuis 2010, voyager dans "le reste du monde" m'a permis de mettre de la distance, de l'humour, vis-à-vis de mon pays natal. Quand j'y suis retourné pour commencer cette série, les temps étaient en train de changer. Pas forcément pour le meilleur... À Lahore, au milieu des destructions et du pourrissement, la beauté, la moiteur, l'intensité subsistaient ; dans le visage de ces gitans campant près de la rivière Ravi, dans leur musique et leurs couleurs, à qui la ville doit une part de son héritage disparu. Avec ces photos, je pose un regard subjectif sur ce qu'il reste de cette ville appelée Lahore. » Aun Raza

CHINE - Jiehao SU

Summer's Almost Gone, 2011-2013 & Borderland, depuis 2012

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Jiehao SU – musée du quai Branly – Photoquai 2015

dit Jiehao Su. En me reconnectant à mon passé à travers le portrait esthétique, psychologique et autobiographique de ma région natale, je me reconstruis une conscience. »

Jiehao Su est né en 1988 dans la province du Guangdong, au sud de la Chine. En 2009, il est sorti diplômé de la prestigieuse université du cinéma de Pékin. Parmi ses influences, qu'il étend au-delà du champ photographique, il cite le musicien Jean-Sébastien Bach (1685-1750), le poète Rainer Maria Rilke (1875-1926) et le peintre contemporain Gerhard Richter (né en 1932). Féru de philosophie et d'art chinois – plus précisément de l'art shanshui du paysage – ce talent émergent de la photographie a notamment été repéré par l'agence Magnum parmi « Les 30 de moins de 30 ans » qui vont compter. Il vit et travaille à Pékin.

Jiehao Su avait 18 ans lorsque sa mère est soudainement décédée. Pour tenter d'échapper au chagrin, il a entamé une vie d'errance de ville en ville, photographiant ce qu'il voyait en restant toujours à une certaine distance. Après quelques années de vagabondage, il est retourné dans le Guangdong et a conçu le projet *Summer's Almost Gone*. La série *Borderland*, commencée en 2012, est plus introspective. Mêlant portraits, paysages, natures mortes, ses images, d'une grande mélancolie, reflètent sa dérive et sa rencontre avec une Chine du Sud pas si éloignée de celle de son enfance. Famille, terre d'attache, identité et existence sont au cœur de ses préoccupations. « *Summer's Almost Gone* et *Borderland* représentent un travail intime de mémoire, de tendresse et de consolation,

JAPON - Noriko TAKASUGI

Fukushima Samurai, 2012-2014

Commissaire : Kevin WY LEE



© Noriko TAKASUGI – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1974 à Kofu, dans la préfecture de Yamanashi (Japon), Noriko Takasugi a suivi un cursus de psychologie clinique à l'université Waseda de Tokyo avant de devenir rédactrice pour un magazine de voyages, au Royaume-Uni. Là, elle s'est mise à la photographie et s'est inscrite au London College of communication, dont elle a obtenu le diplôme de photojournalisme et photographie documentaire. Noriko Takasugi s'intéresse à l'identité japonaise et à la relation de l'homme avec l'environnement. Elle vit aujourd'hui à Tokyo, où elle dirige les relations presse de l'ONG humanitaire Japan Platform.

Le séisme et le tsunami survenus en mars 2011 sur la côte Pacifique du Japon comptent, avec quelque 18 000 victimes répertoriées, parmi les pires désastres ayant frappé l'archipel. La catastrophe naturelle a entraîné l'accident nucléaire de la centrale de Fukushima Daiichi, qui a affecté toute la région. Les samourais Nomaio figurent parmi les personnes évacuées en raison de la radioactivité. Au Japon, ils sont connus pour être à l'origine d'un festival annuel célébré

depuis mille ans, et qui voit s'affronter des centaines de cavaliers casqués et en armure au cours de scènes de batailles reconstituées. En 2011, quelques mois à peine après la tragédie qui a coûté la vie à nombre d'entre eux et tous leurs biens aux survivants, les guerriers de Nomaio ont, dans un geste de défi, décidé d'honorer les célébrations. La photographe Noriko Takasugi les a accompagnés en 2012. Chacun d'eux a choisi un lieu ayant, pour lui, une résonance particulière. En a résulté cette série de portraits, à la fois étude sur l'identité et illustration de la résilience. Mais ces hommes en costumes ancestraux, posant tels des vainqueurs dans un décor post-nucléaire, en disent également long sur l'antagonisme entre progrès et valeurs traditionnelles.

*Asie

INDE - Karan VAID

Best in Show, depuis 2013

Commissaire : Kevin WY LEE



© Karan VAID – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Karan Vaid est né en 1982 à New Delhi (Inde). Diplômé en administration des affaires de l'université Windsor (Canada), il a travaillé dans la publicité et le bâtiment avant d'apprendre la photographie en autodidacte et de participer à divers stages, notamment à Bali et à Angkor. Parmi les personnalités dont il se sent proche, il cite les photographes Raghbir Singh (1942-1999), Larry Sultan (1946-2009) et William Eggleston (né en 1939), les écrivains Fiodor Dostoïevski (1821-1881) et Somerset Maugham (1874-1965) ainsi que le cinéaste Wes Anderson (né en 1969). Il vit et travaille à New Delhi.

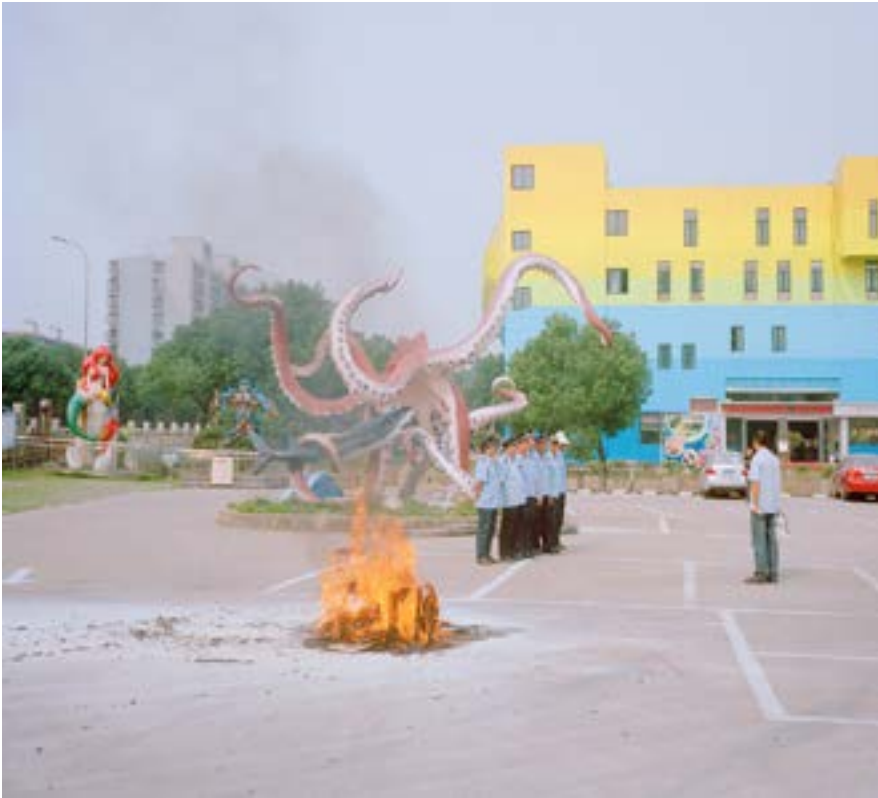
Son intérêt pour les particularismes culturels a conduit Karan Vaid à se rapprocher des passionnés de concours canins. Ce monde ne lui est pas inconnu : lui-même fils d'éleveurs, il a passé une grande partie de son enfance à arpenter les allées des expositions canines. Équipé de son flash, il a joué les paparazzis dans les salons, du nord au sud de l'Inde. La dimension kitsch de ses photos emprunte à l'histoire coloniale : la première exposition canine eut lieu en 1896 et la cynophilie prospéra sous le parrainage des expatriés britanniques et de l'aristocratie indienne. Aujourd'hui, les concours sont organisés sous la houlette du Club canin indien.

Si Karan Vaid pose un regard attendri sur cet univers haut en couleurs et en personnages, il ne s'interdit pas de le critiquer. Sur ses images, le culte de l'apparence, de la richesse et de la reconnaissance, tout comme les rapports de domination, sous quelque forme que ce soit – homme et chien, maître et domestique – sautent littéralement aux yeux.

CHINE - Xiao ZHANG

Coastline, 2009-2013

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Xiao ZHANG – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Xiao Zhang est né en 1981 à Yantai, dans la province du Shandong (Chine), où il a suivi des études d'architecture et de design. De 2005 à 2009, il a été photographe pour le quotidien *Chongqing Morning Post*. Il vit et travaille aujourd'hui à Chengdu, dans la province du Sichuan.

La façade maritime chinoise s'étend sur 14 500 kilomètres, de l'embouchure du Yalu, au nord, à celle du Beilun, au sud. Depuis la politique d'ouverture décidée il y a trente-six ans par Deng Xiaoping, la Chine s'est lancée dans une course de vitesse, « comme si elle voulait rattraper le reste du monde », note Xiao Zhang. Les villes sont des chantiers permanents, l'urbanisation a envahi les campagnes, et plus particulièrement les bords de mer. « La mondialisation a donné une chance illimitée au littoral ; il cristallise aujourd'hui les rêves de toute une population qui, une fois sur place, ne fait néanmoins que se perdre dans la masse », poursuit le photographe.

L'attrait que Xiao Zhang éprouve pour ces endroits remonte à son enfance, à Yantai : « Quand j'étais petit, dit-il, j'étais à ce point attiré et intrigué par la mer que je ne pouvais pas m'en approcher. Ce conflit émotionnel perdure, et c'est lui qui génère mes images ». Ses photos de villes côtières dressent une cartographie des paysages, de la vie quotidienne et, en arrière-plan, des effets des réformes économiques entreprises par la Chine. Avec beaucoup d'humour et de tendresse, Xiao Zhang parvient à saisir des moments extraordinaires, entre le sublime et le surréalisme.

*Fédération de Russie

GÉORGIE - Dina OĖANOVA « Dikarka »

I Am Georgia, 2007-2014

Commissaire : Liza FAKTOR



© Dina OĖANOVA « Dikarka » – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Dina Oganova est née en 1987 à Tbilissi (Géorgie). Après des études d'économie et de commerce, elle pense à devenir cinéaste, puis opte pour la photographie et fréquente l'école ouverte par son compatriote photographe, Yuri Mechitov. Aujourd'hui, elle se sert à la fois du film, de la photo et des textes pour mener à bien ses projets personnels. Vivant entre Tbilissi et Kiev (Ukraine), elle a été remarquée cette année par le magazine *Photo District News* comme l'un des trente talents à suivre.

Voisine de la Russie, de la Turquie, de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie et, surtout, littéralement assise sur la ligne de séparation entre l'Europe et l'Asie – dont elle combine les deux influences – la Géorgie, petit territoire peuplé de 4 millions de personnes, possède un charme unique. « Je ne dis pas seulement ça parce que j'y suis née, mais tout, ici, a une âme particulière », insiste Dina Oganova, qui a fait de son pays son sujet de prédilection. Elle a d'ailleurs conçu le projet de *I Am Georgia* alors qu'elle était encore étudiante.

Indépendante depuis l'effondrement de l'Union soviétique, la Géorgie est farouchement attachée à la religion – orthodoxe à 80 % – et à la famille. Deux valeurs sacrées pour ses habitants, même si les plus jeunes, en quête d'un avenir meilleur, quittent les villages à Tbilissi et partout ailleurs dans le pays. Dina Oganova compose un portrait vivant et sincère de la génération post-soviétique, à mi-chemin entre ses rêves et ses regrets.

*Fédération de Russie

RUSSIE - Tatiana PLOTNIKOVA

The Mari, Last Pagans of Europe, 2011-2013

Commissaire : Louise CLEMENTS



© Tatiana PLOTNIKOVA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Tatiana Plotnikova est née en 1973 à Saint-Pétersbourg (Russie). Diplômée de comptabilité et de design graphique, elle a notamment suivi l'enseignement de Sergei Maximishin, l'un des plus grands photojournalistes russes actuels. Très vite repérée, Tatiana Plotnikova est devenue une collaboratrice régulière du *Russian Reporter*. Aujourd'hui free-lance, elle vit et travaille à Saint-Pétersbourg.

Derniers païens d'Europe, les Mari, peuple de tradition finno-ougrienne, autrefois appelés Tchérémisses, forment une communauté d'environ 500 000 individus, établie depuis des millénaires autour de la Volga. Pour ce peuple, qui ne dispose ni d'écritures ni d'édifices sacrés, qui implore ses dieux dans des bosquets et recourt aux sacrifices rituels d'animaux, « la nature est un temple ». Bien que polythéiste, la religion Marla est reconnue au même titre que les grands monothéismes. Elle connaît même un nouvel essor depuis la chute de l'Union soviétique mais la Russie d'aujourd'hui voit dans sa pratique une menace pour l'environnement. « N'y aurait-il pas plutôt à apprendre de cette minorité, dite du " Peuple du Soleil ", qui, justement, est parvenue à survivre à l'industrialisation ? s'interroge Tatiana Plotnikova. Contrairement aux civilisations qui ont précipité leur perte en sciant la branche sur laquelle elles étaient assises, les Mari n'ont pas cherché à conquérir la nature, ils tentent de vivre en harmonie avec elle. Il serait peut-être temps de méditer leur exemple. »

*Fédération de Russie

RUSSIE - Nikita SHOKHOV

Sacred Procession, 2012-2014

Commissaire : Liza FAKTOR



© Nikita SHOKHOV – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Nikita Shokhov est né en 1988 à Kamensk-Ouralski, au cœur de la Russie. Réalisant que le cinéma et la photographie l'intéressent davantage que les cours de droit qu'il suit à la faculté de droit d'Iekaterinbourg, il s'inscrit à divers cours, obtient son diplôme de droit et poursuit ses études au studio cinématographique Sverdlov d'Iekaterinbourg, puis à l'École Rodchenko de photographie et multimédia de Moscou. Nikita Shokhov vit et travaille aujourd'hui à Moscou. En 2014, il a remporté le 3^{ème} prix, catégorie « Portraits », du World Press Photo.

La Procession de la croix de Velikoretski est le plus ancien pèlerinage de Russie. Reliant la ville de Kirov aux berges de la rivière Velikaïa, où a été mise au jour une icône de Saint Nicolas, il attire chaque année, du 3 au 8 juin, quelque 30 000 dévots venus des quatre coins du pays. La première fois que Nikita Shokhov s'y est rendu, en 2012, Vladimir Poutine venait d'être réélu pour la troisième fois. La réhabilitation de l'idéologie soviétique et de l'Église, les deux piliers – historiquement opposés – du pouvoir russe, était en marche. Les deux années suivantes, le photographe a pu observer que le conservatisme spirituel – 600 ans de tradition orthodoxe – faisait plutôt bon ménage avec les gadgets les plus aboutis du capitalisme (appareils photo numériques, smartphones, tablettes, équipement de randonnée high-tech...). Mais Nikita Shokhov n'a pas non plus manqué de relever le scepticisme des croyants envers l'Église, en raison des liens ouvertement affichés entre le patriarcat au gouvernement et de la corruption qui gangrène le clergé. Il a notamment travaillé en dissimulant son appareil, car bien qu'il respecte profondément l'histoire et la culture de son pays, Nikita Shokhov ne s'empêche pas de porter un regard critique sur les sujets sociétaux et religieux de la Russie d'aujourd'hui.

*Fédération de Russie

UKRAINE - Mila TESHAEVA

Promising Waters, 2010-2013

Commissaire : Liza FAKTOR



© Mila TESHAEVA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1974 à Kiev (Ukraine), Mila Teshaeva vit aujourd'hui à Berlin (Allemagne). Économiste de formation, elle s'est tournée vers la photographie documentaire en 2004. À partir de cette date, elle a entrepris des projets au long cours dans les républiques de l'ex-URSS, plus particulièrement dans les régions du Caucase et de la mer Caspienne. De son travail associant photographie, vidéo et textes, elle dit qu'il lui permet d'explorer l'influence des politiques passées et actuelles sur la société.

Lorsqu'elles ont émergé, il y a vingt ans, de la dislocation de l'Union soviétique, les républiques d'Azerbaïdjan, du Kazakhstan et du Turkménistan ont dû affronter un formidable défi : celui de se constituer en nations indépendantes. Avec l'espoir et l'ambition pour moteurs, elles ont cherché à s'intégrer dans l'économie mondiale, faisant de l'enjeu du pétrole une promesse de fierté nationale retrouvée. Partout sur les rivages de la mer Caspienne ont surgi des projets pharaoniques. Cette prospérité de façade cache cependant un désert, où des hommes et des femmes tentent de survivre.

Au cours de son premier voyage dans la région, en 2010, Mila Teshaeva a vu dans ce lac salé, qu'on appelle mer, et qui recèle de considérables gisements d'hydrocarbures, une métaphore des serments éternels, une source d'espoir et de vie en lui-même. Les séjours suivants lui ont servi à montrer comment, en même temps qu'elle enrichit les capitales des républiques d'Azerbaïdjan, du Kazakhstan et du Turkménistan, l'industrie pétrolière contribue à la dégradation de l'environnement et au déplacement des populations. De villages de pêcheurs en mégapoles rutilantes, la photographe a suivi les tournants de l'Histoire, en comparant les anciens symboles de fierté aux actuelles fictions orchestrées. Pour elle, les efforts déployés par les États de la région pour se construire une image équivalent à des performances théâtrales. C'est ce qu'elle a voulu traduire dans ses images. Plutôt que d'affirmer des faits, elle prend soin de laisser le spectateur s'interroger.

*Fédération de Russie

RUSSIE - Oksana YUSHKO

Beslan Graduates, 2012-2014

Commissaire : Liza FAKTOR



© Oksana YUSHKO – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née à Kharkov (Ukraine) en 1975, Oksana Yushko y a étudié l'informatique et les mathématiques. Mais « la nature, la littérature, les arts et, plus que tout autre chose, les rencontres », dit-elle, l'ont incitée à changer de voie. Elle s'est alors inscrite à l'école de photographie créée à Moscou par le quotidien *Izvestia*. À partir de 1997, Oksana Yushko s'est installée à Moscou et a obtenu la nationalité russe dix ans plus tard. Photographe free-lance, elle couvre en priorité les républiques postsoviétiques, dont elle arpente les villages et les petites villes de province en quête de ses sujets de prédilection : ouvriers, minorités, migrants et réfugiés. Sa démarche est à la fois journalistique, sociologique et anthropologique, tandis que son approche combine photographie, vidéo, multimédia et installations. En 2014, elle a obtenu le prix « Bayeux-Calvados » des correspondants de guerre, catégorie webjournalisme.

La prise d'otages à l'école n°1 de Beslan (Ossétie du Nord), perpétrée début septembre 2004 par un groupe de séparatistes tchéchènes, est l'un des pires actes terroristes commis depuis le début du XXI^{ème} siècle. Sur les quelque 1 100 personnes retenues pendant trois jours, plus de 300, dont 186 enfants, y ont trouvé la mort. Oksana Yushko s'est rendue sur les lieux deux ans après la tragédie. Non en tant que journaliste, mais comme bénévole de l'association moscovite Les enfants de Marie. Chargée notamment d'animer des ateliers mis en place pour apporter un soutien aux rescapés, elle prenait des photos pour l'association et les familles. Ce n'est qu'après des années d'humanitaire à Beslan qu'Oksana Yushko y a consacré un projet de reportage. Elle s'est rendue compte qu'en observant ces enfants grandir, elle pouvait raconter leur histoire. Son travail a permis à ces survivants de se reconstruire et de se reconnecter au reste du monde. Comme si leur diplôme de fin d'études avait mis un terme à l'horreur qu'ils avaient vécue, ils sont aujourd'hui devenus des jeunes hommes et des jeunes femmes qui, tout en vivant avec leurs souvenirs, peuvent aussi regarder vers l'avenir.

*Moyen-Orient

FRANCE / ÉGYPTE - Myriam ABDELAZIZ

Menya's Kids, 2012-2013

Commissaire : Michket KRIFA



© Myriam ABDELAZIZ – musée du quai Branly – Photoquai 2015

familles des environs n'ont d'autre choix que d'envoyer leur progéniture trimer à Menya. En Égypte, le travail des enfants concernerait entre 1,3 et 3 millions d'entre eux.

Née en 1976 au Caire (Égypte), Myriam Abdelaziz découvre la photographie au cours d'un atelier proposé par son lycée. Après des études de sciences politiques, de communication et de marketing, elle commence sa vie professionnelle à Paris. Elle abandonne rapidement cette orientation et s'inscrit à l'International Center of Photography de New York, où, elle, qui ne jurait que par le noir et blanc, se met « à voir en couleurs », selon ses dires. Elle se tourne vers le photojournalisme et suit en parallèle un master de beaux-arts, section photographie, à l'université de Hartford, qu'elle a obtenu l'année dernière. En 2012, elle a animé un stage photo sous l'égide du World Press au Maroc. Aujourd'hui, Myriam Abdelaziz vit et travaille entre New York et Le Caire.

L'échec du printemps arabe en Égypte a achevé de convaincre Myriam Abdelaziz de l'utilité de son appareil photo. Elle s'est ainsi rendue dans les carrières de Menya, à quelque 275 kilomètres au sud du Caire, où les conditions de travail sont effroyables. Bien que la taille du calcaire soit mécanisée, la conduite des machines, obsolètes donc dangereuses, est le plus souvent confiée à des enfants – certains ont à peine 10 ans – chargés également d'empiler les blocs et de remplir sans relâche des sacs de poussière. Accidents, parfois mortels, et infections respiratoires chroniques sont le lot de ces très jeunes ouvriers, rémunérés moins de 15 dollars (environ 14 euros) la semaine pour une dizaine d'heures de labeur par jour. Néanmoins, confrontées à une crise économique sans précédent, beaucoup de

*Moyen-Orient

FRANCE / TUNISIE - Faten GADDES

Mon Tunis, 2013

Commissaire : Michket KRIFA



© Faten GADDES – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née en 1974 à Tunis (Tunisie), Faten Gaddes a étudié la photographie à l'École d'art et de décoration de Tunis, dont elle est sortie diplômée d'architecture intérieure. Elle dirige aujourd'hui l'agence d'architecture intérieure Un Cinquième et mène sa carrière de photographe en parallèle, dans une démarche à la fois esthétique et politique axée autour du devoir de mémoire. Représentée par la galerie Ammar Farhat à Sidi Bou Saïd, membre de l'association des arts visuels de Tunis, Faten Gaddes a plusieurs fois exposé son travail, notamment en Tunisie ou aux Rencontres de Bamako. Elle vit entre Tunis, Paris et New York.

Avec la série *Mon Tunis*, Faten Gaddes compose un portrait de la société tunisienne actuelle en se servant des codes d'un passé révolu. Ces intellectuels, artistes, politiciens, notables, artisans, bouchers, pêcheurs et enfants qui défilent devant son objectif ne semblent-ils pas prendre le relèvement de générations d'anonymes vêtus sur leur trente-et-un immortalisés par les studios photographiques des années 1930 ? Dans celui de Faten Gaddes, chaque modèle pose devant le même fond, seul le décor est créé pour la circonstance. Manière, pour la photographe, de permettre à ses compatriotes de se réapproprier leur histoire.

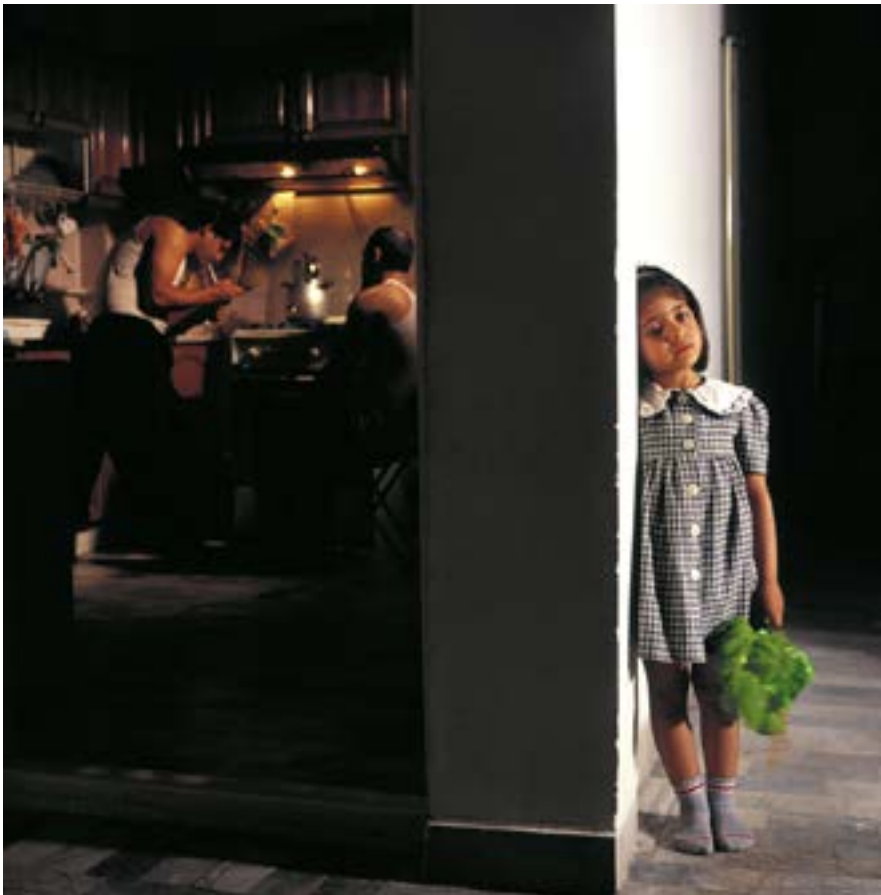
« Cinquante ans de dictature et de pouvoir autocratique ont privé les Tunisiens de leur passé : Bourguiba a effacé l'époque beylicale, Ben Ali a effacé l'époque Bourguiba. D'où le désarroi identitaire des Tunisiens aujourd'hui », explique-t-elle.

*Moyen-Orient

IRAN - Ali NADJIAN & Ramyar MANOUCHEHRZADEH

We Live In A Paradoxical Society, 2010

Commissaire : Michket KRIFA



© Ali NADJIAN et Ramyar MANOUCHEHRZADEH – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Ali Nadjian (né en 1976) et Ramyar Manouchehrzadeh (né en 1980) ont fréquenté le même cours de photographie de l'université de Téhéran (Iran). Ils travaillent ensemble depuis qu'ils ont fondé, en 2006, le studio Aco, actif à la fois à Téhéran et à Copenhague (Danemark) – où vit Ali Nadjian. Auteurs de commandes pour la publicité, l'architecture et l'environnement, Ali Nadjian et Ramyar Manouchehrzadeh mènent de front une réflexion artistique sur leur pays natal, confronté depuis trente-cinq ans à de profonds bouleversements politiques et sociétaux. Ils font partie des artistes sélectionnés pour « Génération brûlée », exposition qui, après Londres (Royaume-Uni) en 2014, a été présentée cette année à Calgary (Canada).

Depuis l'avènement de la République islamique, en 1979, espace privé et espace public constituent en Iran deux mondes bien distincts. Si à la maison, on peut penser, s'habiller et agir comme on l'entend, dans les rues, où patrouille la police religieuse, l'autocensure est de mise. Confrontée

à une telle dualité, la classe moyenne – probablement la catégorie sociale la plus chamboulée par le changement de régime – s'est d'abord sentie déconsidérée, puis complètement isolée. C'est cette dualité que Ali Nadjian et Ramyar Manouchehrzadeh veulent révéler à travers leurs images, conçues comme des mises en scène : éclairés par des projecteurs de théâtre, des comédiens interprètent des situations vécues par les Iraniens dont Ali Nadjian et Ramyar Manouchehrzadeh ont recueilli les témoignages. Les scènes sont photographiées au moyen d'un appareil argentique, les diapositives ensuite numérisées dans un scan à tambour – la Rolls des scans – puis imprimées numériquement. C'est donc un procédé parfaitement artificiel qui rend le plus justement compte de la réalité de la vie quotidienne des Iraniens. Un paradoxe, comme l'illustre également le titre de la série.

*Moyen-Orient

MAROC - Zara SAMIRY

My Taboo Child, 2013

Commissaire : Michket KRIFA



© Zara SAMIRY – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Née à Casablanca (Maroc) en 1982, Zara Samiry est titulaire d'un diplôme national supérieur en expression plastique, obtenu en France en 2010, et a appris la photographie en autodidacte. Son travail a notamment été exposé au Maroc et en Tunisie. Réalisée dans le cadre du projet *Reporting Change*, mené après le Printemps arabe par le World Press Photo, la série *My Taboo Child* a été publiée en 2014 dans l'album *Stories of Change* (éditions World Press Photo & Schilt Publishing). Zara Samiry vit et travaille entre Paris et Casablanca.

« Pour moi, la photographie est un moyen de raconter les autres », dit Zara Samiry. En l'occurrence, elle s'est émue du sort réservé, au Maroc, aux mères célibataires. Une enquête réalisée en 2011 estime leur nombre à 220 000. « Reconnues par la loi comme des prostituées, elles encourent des peines allant de un mois à un an d'emprisonnement, explique la photographe. Or, certaines ont été violées, d'autres promises au mariage et abandonnées une fois enceintes, d'autres encore n'ont été unies que par mariage coutumier, sans acte officiel, à un homme qui, dans la plupart des cas, n'a pas souhaité reconnaître le bébé ». Trois de ces jeunes femmes qui, malgré la précarité de leur situation, ont refusé d'abandonner leur « enfant du péché », ont bien voulu rencontrer Zara Samiry. Son approche intimiste, à juste distance, lui a permis de gagner leur confiance. La photographe a pris soin de travailler en huis clos et de dissimuler les visages des jeunes femmes. « Car la société marocaine, malgré l'aide d'associations reconnues et l'avancée apportée en 2004 par la réforme du code de la famille, ne semble pas encore prête à lever le tabou des mères célibataires », conclut-elle.

*Moyen-Orient

IRAN - Hanif SHOAEI

Technology in Bed, 2014

Commissaire : Frank KALERO



© Hanif SHOAEI – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Né en 1987 à Téhéran (Iran), Hanif Shoaei est photographe indépendant. Il a étudié le photojournalisme au Collège des médias de Téhéran, et suivi de nombreux stages animés par des professionnels de la presse. Membre du collectif Everyday Middle East, qui poste sur Instagram des images prises à l'aide de smartphones, Hanif Shoaei vit à Téhéran, où il enseigne également la photographie dans une école de réfugiés afghans.

« Toutes les sociétés évoluent. Toutes les civilisations ont connu des petits et grands bouleversements. Et à chaque fois, les gens ont modifié leur façon d'agir, de s'habiller, de se comporter. Leurs aspirations profondes se sont elles-mêmes transformées. Notre monde évolue à vitesse grand V. Les nouvelles technologies ont changé beaucoup de choses dans différents pays, y compris dans le mien, pourtant considéré comme traditionaliste en raison du poids de la religion et des coutumes. En Iran, comme partout ailleurs sur la planète, les comportements sociaux et individuels sont en pleine mutation. La technologie s'invite désormais dans notre vie jusqu'au plus profond de notre intimité. Chaque jour, du réveil au coucher, nous avons accès à une foule d'informations. Certes, la réalité virtuelle a rendu le monde plus petit, effacé les frontières et raccourci les distances entre les habitants de Téhéran et le reste de la planète, mais elle a, de la même manière, isolé les individus. C'est cette solitude que j'aborde avec le projet *Technology in Bed*. J'ai commencé à nous photographier ma femme et moi dans notre chambre. Puis j'ai demandé à des amis l'autorisation de m'introduire dans la leur. C'est une vision de l'Iran au quotidien, loin des sujets habituels sur la violence, la politique, le pétrole, le nucléaire... Mon but, avec cette série, est d'informer les gens. Je leur montre ce que je vois pour qu'ils comprennent mieux ce qui est en train d'arriver dans mon pays. »
Hanif Shoaei

*Océanie

AUSTRALIE - Raphaela ROSELLA

We Met a Little Early, but I Get to Love You Longer, 2011 / You Didn't Take My Future Away, You Gave Me a New One, 2012 / You'll know it when you feel it, 2014

Commissaire : Frank KALERO



© Raphaela ROSELLA – musée du quai Branly – Photoquai 2015

Raphaela Rosella est née en 1988 et a grandi à Nimbin, dans l'État de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie). Diplômée de photographie au Queensland College of Art en 2012, elle s'est ensuite investie dans le champ social, notamment au sein de Beyond Empathy, une association qui, via les pratiques artistiques, vient en aide aux personnes en situation de précarité.

Membre du comité de rédaction à *The Australian Photojournalist*, un magazine engagé, et intervenante au Queensland College of Art, elle vit à Brisbane. Raphaela Rosella était inconnue internationalement jusqu'à ce que le jury du World Press Photo lui décerne, en février 2015, le premier prix de la catégorie « Portraits ».

« Avec deux parents artistes, j'ai toujours voulu être photographe. Ayant commencé, au lycée, à documenter mon environnement, j'ai vite compris qu'un récit en images pouvait servir de catalyseur. En outre, j'ai grandi au sein d'une petite communauté alternative exposée à la pauvreté, à la violence et aux

addictions, aussi suis-je particulièrement sensible au sort des jeunes femmes. Les grossesses précoces étant récurrentes parmi mes amies et ma famille, j'ai suivi ces jeunes femmes qui élèvent seules leurs enfants et j'ai été amenée à témoigner de leurs expériences dans ces trois séries photographiques (2011-2014). Vivre sans amour dans un monde où se sentir chez soi est primordial peut conduire une femme déjà vulnérable à subir l'épreuve supplémentaire de l'isolement. Plutôt que de prendre en compte les complexités et le caractère cyclique des difficultés auxquelles font face ces personnes en situation de précarité, la société préfère les accuser de dévier du seul modèle acceptable, celui de la famille nucléaire. Photographier ces jeunes femmes n'a pas eu pour objectif de les catégoriser en "bonne" ou "mauvaise" mère, mais plutôt de leur offrir une visibilité, de parler de leurs histoires, leurs choix, leurs réussites et des épreuves qu'elles peuvent traverser. » Raphaela Rosella

LES RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI

Dans la perspective d'une attention particulière portée à la création contemporaine extra-européenne, notamment dans le domaine de la photographie, le musée du quai Branly a mis en place depuis 2008 un **programme d'aide à la création artistique**.

Le programme des Résidences de Photoquai permet chaque année à un ou plusieurs photographes, ayant une appartenance culturelle à l'un des quatre continents représentés dans les collections du musée du quai Branly, de développer une œuvre inédite, en cohérence avec leur trajectoire esthétique personnelle.

Les Résidences de Photoquai permettent de **soutenir et mettre en valeur une expression artistique peu visible en France** en finançant une partie ou la totalité d'un projet de création. Les travaux photographiques produits dans le cadre de ce programme viennent enrichir les collections du musée à l'issue de chaque période de résidence. **Ils contribuent ainsi à la constitution de la collection photographique contemporaine du musée.**



Daniela Edburg, lauréate des Résidences de Photoquai 2013, série *Wadmal - The Sample Project Iceland* © musée du quai Branly

Cette année, pour la première fois, les Résidences intègrent le parcours de **PHOTOQUAI**, sous la forme d'un portfolio numérique. Une sélection des œuvres des lauréats 2014 sera ainsi présentée en parallèle de la sélection officielle de **PHOTOQUAI**. Une sélection de photographies des **RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI**, Onejoon Che (lauréat 2012), Nyaba Léon Ouedrago (lauréat 2013) et Sameer Tawde (lauréat 2014) sera également présentée dans le Cabinet d'arts graphiques, sur le plateau des collections permanentes.



Onejoon Che, lauréat des Résidences de PHOTOQUAI 2012, *Namibia, China town, Namibia* 2013 © musée du quai Branly

Les RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI depuis 2008

2008

Sammy Baloji (République démocratique du Congo), *Allers et retours*, résidence en France
Lourdes Grobet (Mexique), *Equilibre et Résistance*, résidence en Alaska
Wu QI (Chine), *La Chine Catholique rurale*, résidence en Chine

2009

Pablo Bartholomew (Inde), *Les Indiens de France*, résidence en France
Wayne Liu (Taiwan), *This is Belgrade*, résidence en Serbie

2010

Cintha Soto (Costa Rica), *Paysage (re)trouvé : à la recherche du paradis perdu*, résidence en Amérique du Sud
Fiona Pardington (Nouvelle Zélande), *Whakaahua: The pressure of Sunlight falling*, résidence à Paris
Roberto Caceres (Pérou), *Chifa, la culture chinoise au Pérou*, résidence au Pérou

2011

João Castilho (Brésil), *Vade retro*, résidence au Brésil
Hak Kim (Cambodge), *Someone*, résidence à Kep, Cambodge
Andrew Esiebo (Nigeria), *Pride*, résidence en Afrique de l'Ouest

2012

Lek Kiatsirikajorn (Thaïlande), *Lost in Paradise*, résidence en Thaïlande
Onejoon Che (Corée du Sud), *A Monumental Tour*, résidence dans plusieurs pays d'Afrique
Hugo Aveta (Argentine), *SOMA, le temps habite*, résidence dans plusieurs pays d'Amérique du Sud

2013

Daniela Edburg (Mexique), *Wadmal - The sample project Iceland*
Nyaba Léon Ouedraogo (Burkina Faso), *Les Dévoreuses d'Âmes*
Pedro David (Brésil), *360 METROS QUADRADOS (360 mètres carrés)*

2014

Hyung-Geun Park (Corée du Sud), *The Tumen River Project*, résidence en Corée du Sud, Chine et Russie
Sameer Tawde (Inde), *Miracle Robots*, résidence en Inde
Mehrhad Naraghi (Iran), *Japanese Gardens*, résidence au Japon



Pedro David, lauréat des Résidences de PHOTOQUAI 2013, série *360 metros cuadrados* © musée du quai Branly

Les **RÉSIDENTES DE PHOTOQUAI** ont bénéficié du mécénat de la Fondation d'entreprise Total de 2008 à 2012 et du Crédit Agricole CIB en 2013 et 2014.



Nyaba Léon Ouedraogo, lauréat des Résidences de PHOTOQUAI 2013, série *Les dévoreuses d'âmes* © musée du quai Branly

Les trois lauréats 2015 des RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI sont Ishola AKPO, Brook ANDREW et Guy TILLIM :

CÔTE D'IVOIRE - Ishola AKPO

Né en Côte d'Ivoire en 1983, Ishola Akpo vit et travaille à Cotonou. Les images mixtes, entre réalité et fiction, sont au centre de son travail.

Le photographe débute sa carrière internationale en 2008, notamment lors de sa participation au Forum Transculturel d'art contemporain de Port-au-Prince (Haïti). Depuis, il est lauréat de plusieurs prix (Fondation Heinrich Böell, Freelens du webdoc au Festival de Photographie de Toulouse), et son travail a été présenté dans le cadre de plusieurs festivals (11^{ème} Aleppo International Photography Festival en Syrie, Paris Photo Off, Festival des nouveaux cinémas documentaires, Périphériques #1 et #2).

En 2013, Ishola Akpo est l'un des lauréats du visa pour la création de l'Institut français de Paris et travaille pendant trois mois à la cité Internationale des arts de Paris sur son projet *Pas de flash s'il vous plait!*. Ce travail a été présenté sous forme de performance et d'exposition solo à l'Institut Français de Cotonou en 2014. Il a également présenté son travail en Afrique du Sud (Galerie Goodman), en Haïti (Fenêtres sur le Monde, Institut français d'Haïti) au Cap-Vert (Festival International de Photographie du Cap-Vert), à Bruxelles au Museum Night Fever Wiels et plus récemment au Brésil (Festival Afreaka).

www.isholaakpo.com

AUSTRALIE - Brook ANDREW

Brook Andrew est né en 1970 à Sydney. Il vit et travaille actuellement à Melbourne. Son travail interroge les discours occidentaux, et plus spécifiquement le continent australien à travers le prisme du colonialisme. Pour cela, le photographe travaille au contact des communautés, et puise son inspiration dans les archives et collections publiques et privées du monde entier.

Brook Andrew a travaillé à partir des collections de nombreux musées, notamment le Museo Nacional Centro de Arte – Reina Sofia, le Museo de América et le Museo Nacional de Antropología de Madrid, le Musée d'Aquitaine de Bordeaux, le Museum of Contemporary Art et le Museum of Applied Arts and Sciences de Sydney ou encore le Anthropological Institute de Londres, le Museum of Archeology and Anthropology de Cambridge et le département d'anthropologie de l'Université de Vienne.

Son travail a été présenté au Museum of Contemporary Art de Séoul, à la National Gallery of Victoria à Melbourne, à la Künstlerhaus à Vienne, au Smithsonian Institute à Washington, au Museum of Contemporary Art de Sydney et au Musée Juif de Berlin. Il prépare actuellement sa participation à l'exposition *Artist and Empire* à la Tate Britain et à l'exposition *Global Imaginations* au Museum de Lakenhal (Pays-Bas).

Brook Andrew est représenté par Torlano Galleries (Melbourne) et la Galerie Nathalie Obadia (Paris – Bruxelles).

www.brookandrew.com

AFRIQUE DU SUD - Guy TILLIM

Guy Tillim est né à Johannesburg en 1962. Il débute sa carrière en tant que photographe professionnel en 1986, au sein du collectif Afrapix, dont il est membre jusqu'en 1990. En tant que photographe freelance en Afrique du Sud, il occupe des postes à l'agence Reuters entre 1986 et 1988 et à l'Agence France Presse entre 1993 et 1994. Le travail de Guy Tillim a été récompensé par de nombreux prix : Prix SCAM (Société Civile des Auteurs Multimédia), le Prix Roger Pic en 2002, le Higashikawa Overseas Photographer Award (Japon) en 2003, le Prix DaimlerChrysler pour la photographie sud-africaine en 2003, le Prix Leica Oskar Barnack en 2005 et la première bourse Robert Garner pour la photographie du Peabody Museum (Harvard University) en 2006.

Sa série *Avenue Patrice Lumumba* a été entre autre exposée à la Fondation Henri Cartier-Bresson à Paris, au Museu Serralves à Porto, au Peabody Museum à Cambridge (USA), au FOAM Fotografiemuseum à Amsterdam, au studio Extracity à Antwerp en 2009, et au Museum of Contemporary Photography de Chicago en 2011. Guy Tillim a également participé à la biennale de São Paulo en 2006, ainsi qu'à la Documenta 12 à Kassel et à la Triennale « Intense Proximité » au Palais de Tokyo en 2012.

Guy Tillim vit et travaille à Cape Town. Il est représenté par la galerie Stevenson (Cape Town - Johannesburg).

www.stevenson.info/artists/tillim

LA COLLECTION DE PHOTOGRAPHIE DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

La collection de photographies du musée du quai Branly, riche de 700 000 photographies patrimoniales et contemporaines, couvre l'ensemble des domaines géographiques représentés au musée. Elle couvre également tout le champ historique de ce médium, de 1842 à 2012.

Photographie historique

Cet ensemble constitue une **collection de référence** sur la représentation photographique d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques. Son ancrage historique ancien est, depuis plusieurs années, consolidé par une politique d'acquisition volontariste qui privilégie des ensembles particulièrement rares de photographies, souvent accompagnés d'une documentation précise.

Entre 2006 et 2012, **plusieurs ensembles d'importance** pour l'histoire de la photographie ont pu être acquis, notamment : l'**album *México* de Désiré Charnay** (acquis en 2007), 39 tirages de Madagascar de **William Ellis** (acquis en 2007), des albums et lettres d'**Auguste Houzé de l'Aulnoit** (acquis en 2008), une photographie d'un groupe Zoulou de **Nicolaas Henneman** (acquise en 2008), l'Album Papouasie Nouvelle-Guinée d'**Harry Moore Dauncey** (acquis en 2012) et deux albums du XIX^{ème} siècle sur l'Indonésie, photographies de **Woodbury & Page, Kinsbergen, Cephas** (acquis en 2014).

Plus récemment, le **19 mars 2015**, le musée du quai Branly a acquis en vente aux enchères deux photographies anciennes de grande importance : un **daguerréotype anonyme datant de 1849** qui est probablement la 1^{ère} photographie connue de la cordillère des Andes, et le **portrait *Jeune noir de Tanger* de face** attribué à **Gustave de Beaucorps en 1859**, un portrait qui constitue un jalon important de l'histoire du portrait photographique en Afrique.

Photographie contemporaine

La politique d'acquisition se complète par plusieurs actions dans le domaine de la photographie contemporaine.

Depuis la dernière édition de **PHOTOQUAI** en 2013, le musée a notamment acquis : Les portraits de **Rashid Mahdi** (en 2013), une série de **Juan Manuel Echavarría**, à la suite de l'exposition *Nocturnes de Colombie* (en 2014), et un ensemble de photographies de **Abbas Habib Alla Abdelateef Abdalla** (en 2015).

Depuis 2008, grâce à son programme Les **RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI**, le musée a enrichi sa collection contemporaine en y intégrant une sélection des œuvres produites à l'issue des **RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI**. Sont ainsi entrés en collection par ce biais les travaux de : **Greg Semu** en 2007, **Lourdes Grobet** et **Sammy Baloji** en 2008, **Wu Qi**, **Pablo Bartholomew** et **Wayne Liu** en 2009, **Cintha Soto**, **Fiona Pardington** et **Roberto Caceres** en 2010, **Andrew Esiebo**, **João Castilho** et **Kim Hak** en 2011, **Hugo Aveta**, **Lek Kiatsirikajorn** et **Chay Wonjohn** en 2012, et **Nyaba Léon Ouedraogo**, **Pedro David** et **Daniela Edburg** en 2013.

Cabinet d'arts graphiques

Le Cabinet d'arts graphiques, ouvert en **novembre 2012** sur le plateau des collections, a pour ambition de donner une nouvelle visibilité aux collections d'arts graphiques et de photographies conservées au musée. Il propose quatre accrochages par an. À l'occasion de PHQ5, le musée du quai Branly y exposera une sélection des œuvres acquises à la suite des précédentes les **RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI**.



Rashid Mahdi @ musée du quai Branly



Anonyme, Daguerreotype de la cordillère des Andes, 1849



Attribué à Gustave de Beaucorps, *Jeune noir de Tanger de face*, 1859

LES PARTENAIRES DE PHQ5



© Siaka S. TRAORÉ



La tour Eiffel

Dès l'origine, la tour Eiffel a été source d'inspiration pour les artistes, qu'ils soient anonymes ou célèbres. Illustrateurs, peintres, et bien sûr photographes se sont saisis de cette sculpture géante pour en faire le sujet de leurs œuvres. Ainsi transfigurée par le regard des artistes, la tour Eiffel apparaît plus grande encore, symbole de modernité, image emblématique de Paris, qui se prête à toutes les métamorphoses, à toutes les interprétations.

Aussi est-ce tout naturellement que la tour Eiffel a souhaité s'associer à la cinquième édition de **PHOTOQUAI**, pour donner à voir les talents de demain de la photographie contemporaine non-occidentale et prolonger l'exposition en plein air du quai Branly sur la terrasse du nouveau premier étage, récemment entièrement réaménagé, dominant le Champ-de-Mars.

Véritable tour de Babel, avec ses plus de 7 millions de visiteurs annuels dont 80% d'étrangers, la tour Eiffel célèbre l'universalité.

Construite par Gustave Eiffel à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889 célébrant le premier centenaire de la Révolution française, la tour Eiffel a été construite en 2 ans, 2 mois et 5 jours, une véritable performance technique et architecturale pour l'époque. Elle connut immédiatement un immense succès.

Érigée pour seulement 20 ans, elle fut conservée en particulier pour les expériences scientifiques qu'Eiffel favorisa et notamment les premières transmissions télégraphiques, puis de télédiffusion : signaux radio de la Tour au Panthéon en 1898, poste radio militaire en 1903, première émission de radio publique en 1925, puis la télévision jusqu'à la TNT plus récemment.

Au fil des décennies, elle a connu des exploits, des illuminations extraordinaires, des visiteurs prestigieux. La tour Eiffel* est le théâtre de nombreux événements de portée internationale (mise en lumière, centenaire de la Tour, spectacles pyrotechniques, campagnes de peinture, scintillement, Tour rouge pour le nouvel an chinois, patinoire au 1er étage...) et d'expositions temporaires pluridisciplinaires.

**La tour Eiffel appartient à la Ville de Paris qui en a confié l'entretien et l'exploitation, fin 2005, à la SETE (Société d'Exploitation de la Tour Eiffel), dans le cadre d'une délégation de service public d'une durée de dix ans.*

Présidée par Bernard Gaudillère, Conseiller de Paris et dirigée par Eric Spitz, la SETE est une société d'économie mixte dont la Ville de Paris est actionnaire à 59,9%. En 2014, elle a enregistré un chiffre d'affaires de 78,5 millions d'euros.

Contact : Alice BEUNARDEAU, chargée de communication : abeunardeau@toureiffel.paris - 01 44 11 23 08

CLEMENTINE DE
LA FERONNIERE

La galerie Clémentine de la Féronnière présente *Ever Young* de James Barnor

James Barnor, né en 1929, est considéré comme le pionnier de la photographie ghanéenne. Pendant une carrière longue de soixante années, il fut un témoin privilégié de la prise d'indépendance des pays sub-sahariens, ainsi que de la formation de la diaspora à Londres dans les années 1960.

À l'instar de ses contemporains, Seydou Keïta au Mali, Van Leo en Égypte ou Rashid Mahdi au Soudan, il commence en ouvrant un studio au Ghana au début des années 1950, dans le quartier de Jamestown d'Accra. Il immortalise une nation en quête de modernité et d'indépendance. Sa particularité est de créer un lien avec

son sujet, sur fond de musique et conversations animées. Nurses, policiers, artistes, étudiants, professeur, pasteur... tout le monde vient s'y faire photographier au studio « Ever Young ». Pendant cette décennie, il fut également le premier photojournaliste à collaborer pour le *Daily Graphic*, quotidien publié au Ghana par le London Daily Mirror Group. Témoin du passage vers l'indépendance, il documente les événements politiques comme la sortie de prison de Kwame Nkrumah. Pour *Drum* (magazine de *lifestyle*, fondé en Afrique du Sud en 1951 et symbole de la résistance anti-Apartheid), il réalise plusieurs sujets incluant des scènes plus intimistes : il immortalise par exemple Roy Ankrah, aka The Black Flash, boxeur champion de la Côte-de-l'Or, petit-déjeunant en famille.

En 1959, deux ans après la prise d'indépendance du Ghana, Barnor part à Londres, en passe de devenir une capitale multiculturelle, pour approfondir sa connaissance de la photographie. Il y découvre le processus de la couleur, suit des cours pendant deux ans au Medway College of Art et ses photographies sont publiées en couverture de *Drum*. Durant les années 1960, il capte avec éloquence l'air du temps du *swinging* London et les expériences de la diaspora dans la métropole. Il immortalise notamment Mohammed Ali avant son combat contre Brian London à Earls Court ou le journaliste Mike Eghan, qui anime un talk show sur la BBC, à Picadilly Circus. Ces années sont aussi marquées par sa rencontre avec plusieurs modèles, qui posent pour lui dans les rues de Londres, laissant des images de mode urbaines iconiques à la croisée des différences culturelles.

Vers la fin des années 1960, il est recruté et formé par Agfa-Gavaert et rentre au Ghana pour fonder le premier laboratoire couleur du pays en 1969. Il y restera les vingt années suivantes, travaillant comme photographe indépendant ou au service de quelques agences d'État à Accra. James Barnor est aujourd'hui retraité et vit à Brentford au Royaume-Uni.

En 2009, James Barnor commence à travailler avec l'institution londonienne Autograph A.B.P, qui présente un aperçu de sa première rétrospective au W.E.B. Dubois Research Institute de l'université d'Harvard à New York, avant le lancement de sa première grande exposition personnelle à Rivington Place à Londres, sous le commissariat de Renée Mussai. Des années d'editing et de réflexion ont été nécessaires à la présentation de ces images comme un ensemble, une collection, à la valeur esthétique unique dans l'histoire de la photographie.

En partenariat avec Autograph A.B.P, la galerie présentera environ 80 photographies, vintage et tirages modernes. L'ouvrage publié à cette occasion se concentrera sur le travail de Barnor dans les années 1950 au début des années 1970.

Galerie Clémentine de la Féronnière : 51, rue saint-Louis-en-l'île - 75004 Paris [deuxième cour] www.galerieclémentinedelaferonniere.fr
Tél. 01 43 54 07 79 / 06 50 06 98 6 - mail@galerieclémentinedelaferonniere.fr

Exposition James Barnor, *Ever Young*, 8 octobre-21 novembre 2015, du mardi au samedi de 11h à 19h00 et sur rendez-vous.
Le livre *Every Young*, sera en librairie à partir du 8 octobre.



© James Barnor

La Maison de l'Amérique latine présente Lola ÁLVAREZ BRAVO Photographies/Mexique

Commissaire **James Oles**

23 septembre - 12 décembre

Vernissage mardi 22 septembre

Organisé en partenariat avec Fundación Televisa, Mexico, Mexique



Cette exposition présentera environ 75 photographies de **Lola Álvarez Bravo** (1903-1993), l'une des plus importantes photographes mexicaines de la première moitié du XX^{ème} siècle. Elle épousa Manuel Álvarez Bravo en 1928, et conserva son nom malgré leur séparation en 1934, puis leur divorce. Elle consacra sa carrière professionnelle principalement au travail documentaire, notamment pour quelques agences du gouvernement mexicain, à une époque où peu de femmes pouvaient prétendre à une position aussi indépendante.

Elle fut aussi une grande portraitiste, et créa entre les années 1920 et 1980 un riche corpus de photographies très personnelles.

Quoique certaines de ses premières photos soient inspirées par le strict formalisme de Weston et Modotti, ainsi que par l'approche distante et poétique de son mari, ses œuvres les plus célèbres sont centrées sur les populations rurales et font écho au réalisme nationaliste et à l'*indigenismo* de ses plus proches amis dans le monde de l'art, Diego Rivera inclus.

Les tirages ont été réalisés sous la supervision de Lola Álvarez Bravo pour compléter son propre fonds, à l'époque où fut organisée la première grande rétrospective de l'artiste au Centro Cultural de Arte Contemporáneo à Mexico en 1992. Comme beaucoup de photographes, elle avait accumulé au fil des ans une archive considérable de tirages anciens et nouveaux, ainsi que de milliers de négatifs (maintenant conservés au *Center for creative photography* à l'université d'Arizona, Tucson).

L'exposition présente une sélection de photographies provenant de la collection de la Fondation Televisa, organisées thématiquement, accompagnée de courts textes tirés d'interviews, ou écrits spécialement par le commissaire pour l'occasion.

Il s'agit de la **première grande présentation en France de l'œuvre de Lola Álvarez Bravo.**

Ouvrage aux éditions RM à Mexico (texte de James Oles) et publication Maison de l'Amérique latine (texte de Gabriel Bauret).

James Oles est un historien de l'art, spécialiste de l'art, architecture et photographie du Mexique du XX^{ème} siècle, auteur notamment d'une étude sur les relations culturelles entre les États-Unis et le Mexique *South of the Border: Mexico in the American Imagination, 1914-1947* (Smithsonian Institution Press) et *Art and Architecture in Mexico* (Thames and Hudson). Il est spécialiste de Lola Álvarez Bravo et a récemment publié *Lola Álvarez Bravo and the Photography of an Era* (Estudio Diego Rivera/Editorial RM, Mexico, 2012).

Maison de l'Amérique latine : 217 bd Saint-Germain - 75007 Paris. Tel 01 49 54 75 00. culturel@mal217.org. www.mal217.org
contact presse : Anne Samson Communications - Léopoldine Turbat - leopoldine@annesamson.com / +33 (0)1 40 36 84 35





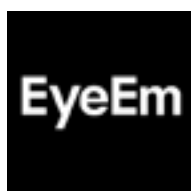
Gobelins, l'école de l'image

GOBELINS, l'école de l'image est un établissement de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris. Elle est l'école de référence « de la création de l'image » (fixe, animée ou interactive) de sa conception à sa production. L'école forme chaque année plus de 700 élèves dont 400 apprentis et 1900 professionnels à la recherche d'une montée en compétences ou d'une reconversion. Elle a acquis une solide réputation dans les domaines du cinéma d'animation, de la photographie, du design interactif/web design, du design graphique, de la communication et des industries graphiques et du jeu vidéo.

Le musée du quai Branly a fait appel aux jeunes talents photographes de l'école pour réaliser un reportage photo tout au long du montage de l'exposition et des vidéos montage d'interviews. Une exposition sur le thème de **PHOTOQUAI** sera également proposée dans la galerie de l'école. La formation « photographe » de l'école investit depuis plus de 50 ans avec succès le territoire de la création photographique avec une ouverture aujourd'hui sur la vidéo et la 3D.



PHOTOQUAI 2013 © musée du quai Branly, photo Nicolas Simon



EyeEm

EyeEm est la première plateforme de partage et de vente de photographies qui s'adresse à tous les photographes. Toute une nouvelle génération utilise EyeEm pour diffuser à un niveau mondial ses photographies, découvrir de nouveaux talents et rendre ses images accessibles à un réseau d'agences, pour des usages publicitaires ou éditoriaux. L'application EyeEm a été téléchargée par plus de 13 millions d'utilisateurs, dans plus de 20 langues différentes.

Frank Kalero a souhaité infléchir **le principe de sélection des photographes en intégrant de nouveaux entrants par le biais des réseaux sociaux**. Aussi, afin de ne pas exclure les photographes qui n'ont pas les bons contacts ou la possibilité d'être exposés, il a souhaité lancer un appel à projet via la plateforme de partage de photographies EyeEm.

Le photographe japonais Chulsu Kim a été sélectionné, après analyse par l'équipe curatoriale des 9 000 candidatures reçues du monde entier. Ses photographies ont été intégrées à la sélection officielle des 40 photographes présentés sur les quais de Seine.

20 photographes ont également été retenus pour participer à une exposition **PHOTOQUAI** en ligne sur le site EyeEm, qui a lieu du 29/05 au 22/11.

AUTOUR DE PHQ5

Médiation culturelle

Présenté sur le quai Branly en accès libre de jour comme de nuit, PHOTOQUAI a pour ambition de s'adresser au public le plus large. Un dispositif de médiation culturelle est ainsi déployé et proposé gratuitement aux visiteurs afin qu'ils puissent s'approprier pleinement les photographies de la biennale.

Des médiateurs culturels spécialisés en photographie

Pendant toute la durée de l'événement et selon des horaires définis, une équipe de médiateurs culturels, formés à la connaissance de l'histoire et de la pratique de la photographie, se tient à la disposition des visiteurs pour, au gré de leurs demandes, informer, échanger et transmettre des clés de lecture sur les artistes ou œuvres exposés.

Ils sont présents à différents moments de l'exposition :

- **Durant l'intégralité de la biennale (du mardi 22 septembre au dimanche 22 novembre 2015)**

Le mercredi après-midi de 15h à 17h

Le jeudi soir de 18h à 20h

Le week-end de 14h à 18h

- **Lors de la semaine d'inauguration (du mardi 22 au dimanche 27 septembre)**

Tous les jours de 11h à 21h

- **Pendant les vacances scolaires (du samedi 17 octobre au dimanche 1^{er} novembre)**

Tous les jours sauf le lundi de 14h à 18h ainsi que le jeudi de 14h à 20h

* Les médiateurs proposent également chaque semaine différents parcours de visite thématique adaptés à tous et offrant à chacun la possibilité d'approfondir sa connaissance de la photographie à partir de la programmation de PHOTOQUAI. L'agenda des visites est disponible sur le site internet : www.photoquai.fr

Catalogue PHQ5

Un catalogue bilingue est coédité par le musée du quai Branly et Actes Sud à l'occasion de PHQ5. Relié, 232 pages, 170 illustrations, 27€.

Et aussi

LE COMTE DES NUAGES, Masanao Abe face au mont Fuji

Du 3/11/2015 au 17/01/2016

Mezzanine centrale - Atelier Martine Aublet

Commissaire : Professeur Yoshiaki Nishino, directeur du musée de l'Université de Tokyo

Le mont Fuji, célèbre montagne représentative du Japon, fournit aux Japonais un appui spirituel et culturel. Le comte Masanao Abe (1891-1966), scientifique samurai, a fondé « l'Observatoire Abe des Nuages et Courants atmosphériques » au pied de cette montagne sacrée. Sur plus d'un demi-siècle, il a rassemblé des photographies grand format, des plaques de verre, des documents, des livres, des films et des appareils de prises de vue.

En partenariat avec l'Intermédiathèque de Tokyo, le musée du quai Branly présente ces œuvres inédites qui, réalisées sous le prétexte de l'observation scientifique, constituent un remarquable ensemble d'œuvres d'art à la puissance évocatrice.

Cette exposition est accessible avec un titre d'accès au musée.

Les installations de l'Atelier Martine Aublet sont conçues avec le soutien de la Fondation Martine Aublet, sous l'égide de la Fondation de France.

INTERNET ET LES RÉSEAUX SOCIAUX

Conçu en responsive web design, le site web www.photoquai.fr s'adapte aux terminaux mobiles (smartphones et tablettes). Pour chaque photographe sélectionné, les visiteurs peuvent y découvrir une photo emblématique par série, avant le dévoilement du reste des images lors de l'ouverture de la biennale, le 22 septembre prochain. Le projet de Frank Kalero y est également consultable, de même que la programmation des expositions partenaires, qui sera progressivement complétée d'ici septembre. Au-delà des artistes 2015, les 210 photographes des éditions précédentes et des **RÉSIDENCES DE PHOTOQUAI** sont accessibles à partir d'une navigation simple et intuitive, qui fait la part belle à l'image.

Cette nouvelle édition de **PHOTOQUAI** sera résolument présente sur les réseaux sociaux numériques, avec une page Facebook (<https://www.facebook.com/photoquai>) forte de plus de 4 300 abonnés, et le mot-dièse #Photoquai sur Twitter.

Nouveauté cette année, le compte Instagram du musée du quai Branly (<https://instagram.com/quaibrantly/>), consacré à la photographie et aux arts graphiques au musée, sera activé à l'occasion du dévoilement de la sélection des photographes à la presse. Les abonnés découvriront les coulisses de la préparation de la biennale, mais aussi les photographes sélectionnés et la programmation événementielle de la biennale.

LES PARTENAIRES MÉDIAS

CULTUREBOX
francetélévisions

**Le Journal
du Dimanche**

TROIS
COULEURS

Direct Matin

ANOUS PARIS

france
info

FRANCE
24

**PARIS
REGION**
COMITÉ RÉGIONAL
DU TOURISME



PARTENAIRES DE LA SOIRÉE DE VERNISSAGE

Grolsch®

GÜ
DESSERTS

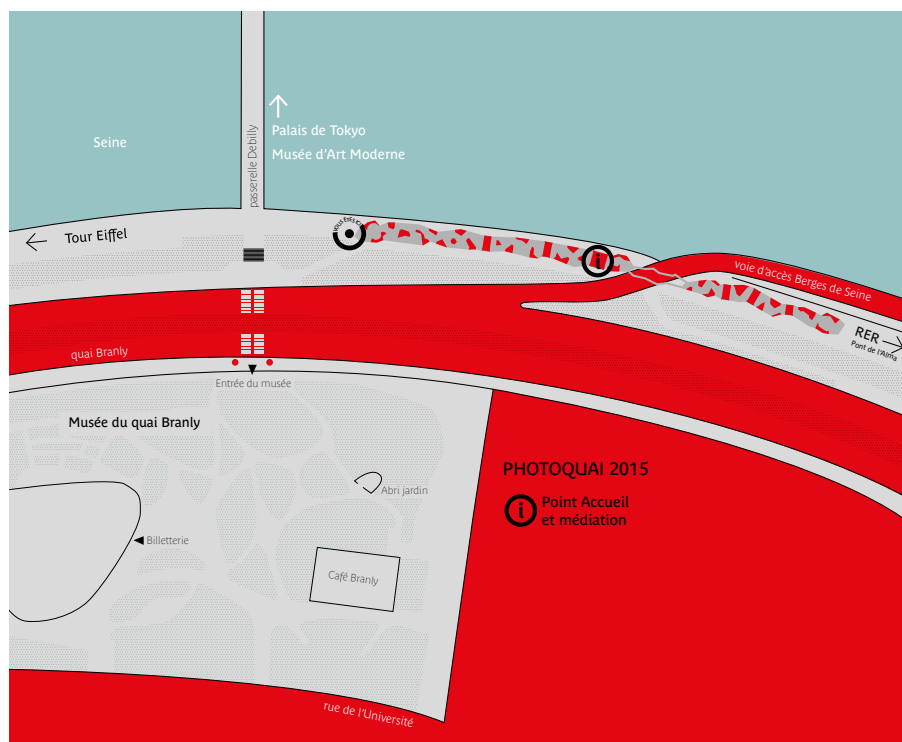
les paniers
de Léa

Alvalle



MADE
GOOD™

INFORMATIONS PRATIQUES



www.quaibrantly.fr - www.photoquai.fr

L'ensemble de la sélection de **PHOTOQUAI** est présenté du 22/09/15 au 22/11/15 :

- en accès libre sur les quais, de jour comme de nuit

- aux jours et horaires d'ouverture du musée, dans le jardin

Téléchargement des visuels sur le site <http://ymago.quaibrantly.fr> - accès fourni sur demande

Contacts presse

PHOTOQUAI – LA BIENNALE

Heymann, Renault Associées, Agnès Renault

01 44 61 76 76

www.heyman-renoult.com

Presse nationale : Eléonore GRAU

e.grau@heyman-renoult.com

Presse internationale : Julie OVIEDO

j.oviedo@heyman-renoult.com

MUSÉE DU QUAÏ BRANLY

Direction de la communication

Nathalie MERCIER, directrice de la communication

33(0)1 56 61 70 20 - nathalie.mercier@quaibrantly.fr

Magalie VERNET, adjointe à la directrice de la communication et responsable des relations médias

33 (0) 1 56 61 52 87 - magalie.vernet@quaibrantly.fr

Christel MORETTO, chargée des relations médias

33(0) 1 56 61 53 48 - christel.moretto@quaibrantly.fr

Thibaud GIRAudeau, chargé des relations médias

33(0)1 56 61 70 52 - thibaud.giraudeau@quaibrantly.fr
presse@quaibrantly.fr